

Sacha Gabilan
Hétérotopies queers.
Une réponse à la normativité des espaces urbains.

REMERCIEMENTS

Merci à Anne Jarrigeon, de m'avoir orienté et encadré tout le long de ce mémoire, et un grand merci à Tadeo, Youssef et Adèle de m'avoir partagé avec confiance vos expériences urbaines.

SOMMAIRE

I - La ville, un espace de diffusion de normes de genre et d'orientation sexuelle excluantes

1. Qu'est-ce que la ville ?
 - 1.1 Un espace matériel et social
 - 1.2 Un espace normatif
 - 1.3 Un espace de luttes
2. L'expérience queer des normes sociales en contexte urbain
 - 2.1 Une expérience subjective de la ville
 - 2.2 Une expérience des normes de genre et d'orientation sexuelles
 - 2.3 Stratégies d'évitements

II - Des espaces de socialisation en réponse à l'hétéronormativité: les hétérotopies queers

1. Les espaces queers fixes, des hétérotopies contre l'hétéronormativité
 - 1.1 Les lieux de cruising, des hétérotopies de déviation
 - 1.2 Les bars et clubs, des hétérotopies queers festives
 - 1.3 Les applications de rencontre, des hétérotopies 2.0
2. Un nouvel appareil normatif : entre homonormativité et normativité blanche
 - 2.1 Des espaces perpétuant une conception hétéronormative du genre
 - 2.2 Des espaces de potentielles discriminations raciales

III - Les événements queers inclusifs : des hétérotopies éphémères et contraintes au nomadisme

1. L'absence de lieux queers inclusifs fixes
 - 1.1 Symptôme d'une précarité économique
 - 1.2 La mutinerie, un bar lesbien parisien qui fait figure d'exception
2. Quand l'évènement remplace le lieu
 - 2.1 L'évènement, une relation particulière à l'espace et au temps
 - 2.2 L'évènement queer inclusif, une hétérotopie éphémère et nomade
 - 2.3 Des événements en réponse à l'homonormativité blanche des espaces queers parisiens
3. Le nomadisme des événements queers, une contrainte marginalisante

AVANT-PROPOS

Il est question ici d'analyser la spatialité queer à travers les espaces de socialisations qui offrent un cadre représentatif des dynamiques de domination dans la ville. Les normes de sexe et de genre¹ contribuent à créer un cadre urbain complexe rendant la traversée des espaces des populations en marge singulière. L'étude des populations queers permet, à travers leurs comportements et leur utilisation des espaces, de rendre compte des conséquences de ces normes et de leur articulation dans la vie quotidienne. Ainsi, les personnes queers ne sont pas affectées de la même manière en fonction de leur genre, de leur orientation sexuelle, mais également de leur condition économique et sociale. Nous verrons par exemple que l'utilisation d'espaces fixes de socialisation à Paris reste un privilège plus accessible pour les hommes cisgenres² blancs gays de classe moyenne ou supérieure (dans le marais, par exemple) que pour toutes les autres personnes queers. De plus, une grande partie de ces espaces imposent une expression du genre homonormative qui exclut de fait toutes personnes qui n'adoptent pas ces codes. Face aux systèmes hétéronormatifs et homonormatifs excluants, les populations queers questionnent la notion de lieux en s'appropriant des espaces parfois non queers le temps d'évènements éphémères. Ces socialisations peu territorialisées, ou du moins éparpillées, sont essentielles car sont pour certain.e.s les seuls lieux sécurisants.

¹ Le genre est une construction sociale qui divise l'humanité en différentes catégories et attribue des rôles, des tâches, et des caractéristiques différenciés à chaque catégorie, sans fondement biologique explicatif. Le genre n'étant pas déterminé mais construit, il est plus fluide que le sexe, qui repose encore sur un fondement biologique bicatégorique (homme-femme) discutable.

² Contraire de transgenre, individu dont l'identité sexuelle psychique correspond à l'identité sexuelle biologique à la naissance.

INTRODUCTION

La ville est représentée dans l'imaginaire collectif comme le théâtre de toutes les possibilités. De par son activité économique et sa densité démographique, elle est souvent synonyme de rencontres et d'opportunités, en opposition au monde rural en décroissance. C'est ainsi que depuis plusieurs siècles le rêve urbain se développe aux quatre coins du monde. Les populations queers elles, l'ont bien compris depuis longtemps, la grande ville est synonyme d'anonymat et de ce fait de liberté. Elle s'établit comme un lieu de vie moins hostile, qui permet à travers les réseaux de sociabilité la construction d'une identité commune, solidaire, et militante. Même si les migrations queers du rural vers l'urbain sont pour certains chercheurs surestimées (Blidon 2008), il semblerait que la grande ville soit encore dans les expériences et les discours, vécus comme un eldorado pour les personnes queers. Si les explications sont nombreuses pour justifier cette fuite vers la ville, les populations queers font tout de même face dans ces espaces plus denses et plus dynamiques à bon nombre de contraintes sociales et spatiales. Ces contraintes, qui peuvent prendre diverses formes, mettent en lumière la normativité des espaces urbains et constituent souvent le cadre des expériences quotidiennes en rendant des usages impossibles et certaines zones géographiques de la ville inaccessibles. Il me semble alors légitime de se demander en quoi la ville de Paris est encore le théâtre d'expressions de normes de genre et d'orientation sexuelle oppressives et comment dans ce contexte, les populations queers arrivent à jouer avec ces contraintes et à s'en forger des ressources?

Afin d'y répondre, je vais tenter dans un premier temps de fournir une définition de la ville, en la présentant comme un espace matériel et social, mais également comme un espace normatif et de luttes constantes. Ainsi, il sera possible de montrer comment l'expérience subjective de la ville de Paris par les personnes queers est une expérience des normes de genres et d'orientation sexuelles marquée par le contrôle social, mettant en lumière une ville souffrant encore d'un grand manque d'inclusivité.

Dans un second temps, j'analyse les espaces queers sous le prisme des hétérotopies imaginées par Michel Foucault qui montrent que, même dans un contexte hostile, les populations marginalisées arrivent à se mobiliser pour concevoir leurs propres espaces en opposition aux espaces traditionnels hétéronormatifs. Nous verrons cependant que l'espace queer est un espace complexe en constante mutation, et qu'il peut lui-même participer à la diffusion de discours normatifs excluants. Pour cela, du fait de la plus grande visibilité et de la domination spatiale des espaces gays à Paris, je vais tenter de montrer comment ces espaces perpétuent des normes sociales excluantes dans un cadre homosexuel.

Enfin en troisième partie, je montre comment certains évènements se hissent contre le manque d'inclusivité des espaces queers, notamment des personnes transgenres et/ou racisées, en investissant temporairement des lieux plus ou moins grand public et en les transformant, le temps d'une soirée, en espace sécurisant et militant, dans une approche intersectionnelle des rapports de domination.

MÉTHODOLOGIE

Compte tenu des circonstances exceptionnelles occasionnées par la crise du COVID-19, j'ai dû revoir en partie ma méthodologie. Confinement et distanciation sociale obligent, les visites de terrain et les diverses rencontres prévues ont dû être remplacées par des visioconférences. Malgré plusieurs tentatives de contact, il m'a néanmoins été impossible d'échanger avec un bon nombre de personnes. J'ai ainsi réalisé trois entretiens semi-dirigés avec des personnes transgenres toutes plus ou moins impliquées dans l'organisation d'événements queers. Elles ont ainsi pu me partager leurs expériences de l'urbain sous le prisme de leur propre navigation dans l'espace du genre.

De plus, les supports réalisés pour récolter des témoignages sur les lieux de rencontres amoureuses queers ont également dû être adaptés aux circonstances. En effet, j'avais prévu de diffuser 200 briquets personnalisés et d'afficher des appels à témoignage dans l'espace public. Cette manière alternative et expérimentale de récoltes de témoignages présentait de nombreux atouts. Dans un premier temps, celui d'accroître localement la visibilité des personnes queers dans l'espace public³. Dans un second temps, ils constituaient une manière d'opérer qui garantissait complètement la liberté des témoins. En effet, leur participation n'aurait dépendu que de leur simple volonté et curiosité, en limitant les pressions extérieures. Enfin, cette démarche était également symbolique, l'espace public étant potentiellement un espace de rencontre et les briquets souvent associés à la socialité.

Pour pallier à l'impossibilité de poursuivre dans cette voie, j'ai créé un formulaire en ligne sur la plateforme Typeform. Il avait comme objectif de récolter le témoignage des dernières rencontres amoureuses ou sexuelles de personnes queers. Cependant, mon sujet à évoluer au cours de la recherche, et les spatialités amoureuses ou sexuelles ont été étendues aux spatialités sociales, plus larges. De ce fait, les résultats de ce questionnaire ne seront pas utilisés dans ma recherche, mais figureront dans un petit livret, indépendant du mémoire, qui permettra d'illustrer de manière brute et anonyme certaines spatialités queers parisiennes, tout en dévoilant la complexité et la diversité des sexualités et des constructions du genre.

³ Quelques jours avant les mesures de confinement, plusieurs personnes âgées intriguées par les affiches que je collais dans la Rue Oberkampf s'arrêtaient pour les lire, un peu perplexes.

C'est surtout à travers la lecture de nombreux articles scientifiques, d'entretiens avec trois personnes transgenres⁴ (dont la retranscription des entretiens est en annexe), ainsi que ma propre navigation au sein de la communauté queer, que je tenterai de mener une réflexion sur l'inclusivité de la ville de Paris, avec un accent sur le vécu des personnes transgenres. En effet, elles sont encore aujourd'hui les personnes queers les plus exclues de la ville, que ce soit dans un contexte hétéronormatif, ou même dans des cadres LGBTQI+⁵, souvent homonormatifs. Leurs voix, peu entendues et peu représentées, témoignent pourtant de problématiques allant au-delà de leur propre identité et qui concerne un éventail d'individus. Souvent victimes de plusieurs formes d'oppressions (misogynie, transmysoginie, précarité économique, racisme, etc.), la spécificité de leur expérience doit être prise en compte pour imaginer une ville plus inclusive non seulement à leur égard, mais également à l'égard de toutes les autres personnes exclues.

L'utilisation du terme queer dans la formulation du sujet de mon mémoire, au lieu du terme LGBTQI+ par exemple, est volontaire. En effet, de par son histoire chargée, il est un symbole d'émancipation et d'inclusivité, en rassemblant tous les individus non hétérosexuels exclus de la société⁶. Le terme «queer» est un terme parapluie, qui regroupe toutes les personnes dont les pratiques transgressent les normes sexuelles et de genre. Il donnera par la suite son nom à une branche post-structuraliste du féminisme, fortement inspirée des travaux de Foucault et de Derrida : la queer theory.

Constatant que les catégories sexuelles, en particulier la division homosexuel.les/hétérosexuel.les, ont structuré les façons de catégoriser et d'agir en Occident tout au long du xx^e siècle, Judith Butler, Eve Kosofsky Sedgwick et Teresa de Lauretis entreprennent de déconstruire la force performative des catégories de genre et de la sexualité. (Perreau, 2018)

Si le terme queer renvoie avant tout à la critique des normes de genre, la réappropriation historique de ce terme péjoratif par des individus cumulant les discriminations (de

⁴ Personnes dont l'identité sexuelle psychique ne correspond pas à l'identité sexuelle biologique à la naissance.

⁵ Acronyme pour Lesbiennes, Gays, Bisexuel.les, Transgenres, Queers, Intersexe et toutes les autres identités de genre et d'orientations sexuelles

Si au départ, le terme queer est une insulte nord-américaine utilisée au cours du XX^e siècle pour désigner comme étranges, bizarres, de travers, tous les individus non hétérosexuels et en particulier les hommes gays - les opposant ainsi au terme *straight* associé aux individus hétérosexuels - il deviendra par la suite un symbole de la lutte des communautés sexuelles déviantes: « Des groupes de lesbiennes, composés de *chicanas*⁶, de noires, de chômeuses et n'appartenant pas au monde homosexuel nord-américain intégré (par sa lutte) dès les années 1970-1980, ont fait de cette insulte un étendard et se sont autoproclamées « queers » pour marquer leur volonté de non-intégration dans la société marchant au pas de la norme hétérosexuelle, blanche et *middle class* » (Macary-Garipuy 2006)

genre, d'orientation sexuelle, de race, de classe) invite à concevoir la lecture de ce terme comme une critique plus large de l'appareil normatif, et me semble ainsi indissociable du concept d'intersectionnalité.

Mon travail s'inscrit de ce fait dans une conception intersectionnelle des discriminations pour comprendre l'interconnexion complexe entre les différentes formes d'oppressions. Le terme 'intersectionnalité' est né en 1989 dans un article⁷ pour le Forum juridique de l'Université de Chicago, écrit par l'afroféministe Kimberlé Williams Crenshaw. Elle montre comment les femmes afro-américaines sont à l'intersection entre le sexisme et le racisme, et explique ainsi la non-prise en compte de celles-ci dans les discours féministes (pour les femmes blanches) et antiracistes (pour les hommes noirs). La femme noire se retrouve exclue de deux mouvements de libération alors même qu'elle cumule les discriminations. Il s'agit d'un outil qui « vise uniquement à mettre en lumière la nécessité de prendre en compte les multiples sources de l'identité lorsqu'on réfléchit à la construction de la sphère sociale » (Crenshaw, 2005). Le terme d'intersectionnalité sera par la suite repris dans de nombreux travaux féministes pour étendre le concept à d'autres composantes identitaires : l'âge, les situations d'handicap, la religion, la situation économique, l'orientation sexuelle, etc.

Ainsi, même si mon travail s'intéressera plus aux formes d'oppressions liées à l'orientation sexuelle et au genre, il est dans certain cas difficile voir impossible de les séparer d'autres formes d'oppressions qui se juxtaposent et dont l'articulation met en lumière des rapports sociaux complexes, et des relations à l'environnement urbain difficiles à appréhender en dehors de ce cadre. Bien sûr, cette démarche ne veut en aucun cas hiérarchiser les types d'oppressions, ni essentialiser les expériences, propres à chacun.e.

Si de nombreux articles de sociologie, de géographie, d'anthropologie et de philosophie sont cités et utilisés tout le long de ce mémoire, il convient néanmoins de préciser l'importance du livre de Michel Foucault « Le corps utopique, les hétérotopies » dans cette analyse. Il y développe la notion d'hétérotopie, de lieux « à part » qui s'établissent en non-lieux uchroniques. Les nombreux autres concepts utilisés au cours de ce mémoire, souvent empruntés des *gender studies*, seront définis au fur et à mesure, et regroupés dans un glossaire en fin de dossier.

⁷ « Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire de la doctrine de l'anti-discrimination, de la théorie féministe et de la politique anti-raciale »

Enfin, l'écriture inclusive sera fréquemment utilisée dans ma recherche. Elle permet, surtout lorsqu'on l'on parle de personnes transgenres, de ne pas s'enfermer dans un langage genré normatif. Des pronoms comme « ielles », des terminaisons de mots en « é.e », permettent en effet d'inclure des sujets masculins et féminins, la langue française étant encore assez limitée lorsqu'il s'agit d'employer des pronoms neutres ou non-genrés.

I - La ville, un espace de diffusion de normes de genre et d'orientation sexuelle excluantes

J'ai, tout au long de mes lectures et conversations autour du rôle de la ville dans la diffusion des normes de genre et d'orientation sexuelle, eu la difficulté à théoriser d'où pouvait venir cette injonction à la l'hétérosexualité cisgenre. Vient-elle de la forme urbaine ? Des politiques publiques ? Des habitants ? De la manière dont nous planifions la ville ? Cette difficulté à comprendre la relation entre l'habitat et l'habitant m'a permis de revoir ma conception de l'espace urbain, dont je vais essayer d'en donner quelques traits principaux ci-dessous.

1. Qu'est-ce que la ville ?

1.1 Un espace matériel et social

Définir la ville est encore de nos jours un exercice complexe auquel se livrent sociologues, philosophes, géographes, architectes, économistes ou encore démographes. Si chaque approche présente sa spécificité, tous.tes sont plus ou moins d'accord pour envisager la ville comme d'un côté un espace matériel et de l'autre un espace social dynamique de groupes en relation. (Stébbé et Marchal, 2007).

L'espace matériel, caractérisé par une concentration de bâtiments, offre divers fonctions et services : des lieux de résidence, des lieux de commerce, des lieux de loisirs, des lieux de soins, des lieux d'apprentissage, des lieux de transit, ou encore des lieux de travail. Ils sont définis par les usages qui y sont faits, et n'existent ainsi qu'à travers leur relation avec les usagers. Cet espace matériel, construit par l'homme pour l'homme, est un espace social avant tout : il offre un cadre d'interactions qui permet la production d'un lien social entre les habitants. Ce lien prend des formes variées, passant de la simple transaction, à la collaboration, à l'entraide, ou encore à la confrontation. On se sourit, on se bouscule, on demande un renseignement, on prend un café en terrasse, on se retrouve chez l'un, ou chez l'autre. C'est avant tout cette abondance d'interactions sociales qui font la ville.

Mais, si la ville est un espace construit socialement, il ne faut pas oublier que cette relation est mutuelle : l'habitat influence également l'habitant. Par sa capacité à concentrer le lien social, mais aussi à organiser spatialement les usages, les formes, les interactions, la ville est un espace qui encadre les comportements de ses habitants, faisant d'elle un espace par définition normatif.

1.2 Un espace normatif

Ce lien social, exacerbé en territoire urbain, est assuré par les normes sociales qui se manifestent en vie collective. Ces normes sont des règles partagées, transmises par le langage et basées sur des valeurs (bien, bon, mauvais, obligatoire, autorisé, etc.). Homans la définit ainsi comme « un énoncé (*statement*) qui spécifie la manière dont un individu, ou des individus d'un certain type sont censés se comporter (*behave*) dans des circonstances données, selon la personne qui énonce la norme. » (Homans 1974 : 96).

Elles sont transmises à un individu tout au long de sa vie, à travers sa socialisation (éducation familiale, éducation scolaire, groupe de pairs, etc.). Mais si les normes sont inhérentes au monde social, elles le deviennent également vis-à-vis de l'espace physique urbain, organisé et créé par l'homme. La ville n'étant pas un acteur en soi, mais le produit d'une conception humaine du vivre ensemble, elle ne peut véhiculer de normes qu'à travers la manière dont les individus la conçoivent, en participant à la construction des pratiques sociales: l'espace est également une matérialité socialement informée qui, sans commander au corps, n'en contribue pas moins à cadrer les comportements en entravant ou en facilitant leurs spatialisations (Banos 2009).

L'équipement urbain peut en être un bon indicateur. Par exemple, la présence exclusive de tables à langer dans les toilettes des femmes véhicule une norme, celle de la responsabilité unique de la mère d'accomplir cette tâche (et implicitement de s'occuper de l'enfant). Ainsi, les normes sociales véhiculées par la société se retrouvent dans notre manière de construire et d'organiser l'espace, qui lui-même influence nos propres perceptions et représentations des comportements attendus. De plus, il est nécessaire de prendre en compte le biais même des urbanistes, dont les conceptions de la production de la ville peuvent être fortement influencées par des modèles urbanistiques plus ou moins normatifs, comme celui de la ville fonctionnelle⁸.

⁸ La Charte d'Athènes de Le Corbusier prévoyait ainsi la division de la ville en quatre fonctions: la vie, le travail, les loisirs et les infrastructures de transport. Par la définition du rôle de certains quartiers dans la planification, il s'agissait d'encadrer et d'organiser les usages, et donc d'un modèle urbain extrêmement normatif.

1.3 Un espace de luttes

Les normes témoignent ainsi d'un rapport de force entre l'entité qui produit la norme et celle qui l'a subi, d'autant plus lorsque celle-ci est contraignante, ou en opposition aux valeurs des individus qui y sont soumis. L'étude des normes invite ainsi à questionner les rapports de domination au sein d'espaces hétérogènes, où l'interaction sociale est maximisée (Lévy, Lussault, 2003).

La norme est porteuse [...] d'une prétention de pouvoir. La norme, ce n'est pas un principe d'intelligibilité ; c'est un élément à partir duquel un certain exercice du pouvoir se trouve fondé et légitimé. Concept polémique – dit M. Canguilhem. Peut-être pourrait-on dire politique. En tout cas [...] la norme porte avec soi à la fois un principe de qualification et un principe de correction. (Foucault 1999)

L'espace, conçu comme un appareil de normalisation, encourage ou dissuade certaines formes de comportements. Il participe ainsi à la construction des actions individuelles et collectives. En dessinant les processus d'inclusion et d'exclusion, il offre de précieux renseignements sur l'usager désiré et l'usager indésirable. La gentrification en est un bon exemple : son encouragement, tant par les acteurs privés que publics, transforme l'espace de vie en un espace de consommation (Smith 2003). Les objectifs de bien-être sont remplacés par des objectifs de rentabilité, avec comme mot d'ordre propreté et sécurité. Les populations ne pouvant participer à cette nouvelle économie sont petit à petit déplacées en périphérie: les sans domiciles fixes, les artistes, les vendeurs de rue, les skaters, les squatteurs, etc. L'utilisation exponentielle de dispositifs anti-sdf, et la conception d'équipements urbains faits pour le stationnement temporaire ne font que souligner son caractère classiste⁹.

La gentrification s'inscrit dans une démarche d'exclusion impactant davantage les populations précaires, qui bien souvent sont déjà sujettes à d'autres formes d'oppression (sexisme, racisme, validisme¹⁰, LGBTQI+ phobies, etc.). La ville se transforme ainsi en un immense parc d'attractions pour les populations blanches, masculines, de classes moyennes ou supérieures, cisgenres, et valides.

Si l'espace s'avère être un outil efficace de discrimination, il est également un lieu de revendication et de protestation. En effet, l'espace urbain est aussi un espace militant, un lieu de rassemblement et d'expression du mécontentement collectif, souvent utilisé comme ressource pour remettre en question les normes établies. Ainsi, il devient un espace habité par deux forces antagoniques, celle de la domination d'un groupe

⁹ Discrimination fondée sur l'appartenance à une classe sociale qui s'exprime souvent par une situation économique

¹⁰ Discrimination à l'égard des individus en situation d'handicap.

hégémonique d'un côté, et celle de la contestation et de l'émancipation d'une population marginalisée de l'autre, faisant de lui un espace de lutte constante.

2. L'expérience queer des normes sociales en contexte urbain

Afin d'approfondir la compréhension des dynamiques de pouvoir et des rapports de force dans un contexte urbain, il me semble nécessaire de s'intéresser aux populations queers qui vivent en dehors de ces normes, et de voir comment ces dites normes ont un impact sur leurs expériences de la ville, sur la manière dont elles la perçoivent autant que sur les stratégies qu'elles mettent en place pour naviguer à travers ces espaces.

2.1 Une expérience subjective de la ville

Nous l'avons vu, les normes sociales sont inhérentes à la vie en société, et se trouvent exacerbées dans un contexte urbain, où les interactions sociales sont démultipliées. De par l'aspect socioculturel des normes, elles sont toutes plus ou moins sensibles à l'échelle : nous retrouvons des normes plus ou moins universelles, et des normes locales, à l'échelle d'un pays, d'une ville, ou encore de certains quartiers. Les populations ont donc une expérience des normes sociales qui diffèrent selon leur emplacement. Mais cette expérience des normes, si elle est sensible à la géographie, dépend également des individus. Chaque personne les vit de manière subjective, en fonction de son vécu, de ses privilèges ou de ses obstacles et/ou handicaps. Cette vision sensible - et donc subjective - de la ville a fait l'objet de nombreux travaux. Parmi eux, Kevin Lynch fut l'un des premiers à travailler sur la question des perceptions de l'espace urbain, en inventant un système de représentation visuelle, les cartes mentales, pour comprendre les différences de perceptions entre les individus. Ces travaux, et notamment son ouvrage « L'image de la cité », ont permis de démontrer, entre autres, que ces perceptions dépendaient de beaucoup de facteurs individuels : ainsi, un homme blanc de classe moyenne avait plus de facilité à représenter la ville de Los Angeles dans son ensemble, alors qu'une personne racisée précaire avait une vision du territoire plus restreinte, à l'image de l'utilisation qu'elle pouvait en faire.

Une personne queer n'aura non seulement pas la même perception de la ville selon les quartiers qu'une personne non-queer, mais sa perception sera également différente de celle d'une autre personne queer. Cette expérience dépendra d'autres facteurs, ethniques, économiques, politiques, culturels, d'où la complexité de rendre compte de la réalité lorsque l'on adopte une démarche universaliste.

2.2 Une expérience des normes de genre et d'orientation sexuelles

Les normes de genre et d'orientation sexuelle ont un impact direct sur l'expérience de la ville des populations queers. Elles sont, dans la littérature féministe queer, regroupées sous le terme d'hétéronormativité (et cishétéronormativité), en tant que « système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe et où l'hétérosexualité est obligatoire, en tout cas désirable et convenable » (Butler, 2005, p. 24). Il implique ainsi que la norme soit d'être cisgenre et hétérosexuel. Le genre étant par définition performatif selon Judith Butler, les normes vont imposer une expression du genre basée sur le sexe de l'individu. Dans l'espace public, on attend d'un homme cisgenre qu'il performe une certaine masculinité, et que la femme cisgenre s'approprie les codes de la féminité. Cette performance passe par de nombreux comportements, qui se traduisent entre autres par une manière de s'habiller, de s'exprimer, ou encore de se déplacer, et peuvent entraîner une ségrégation spatiale des genres avec par exemple des espaces (notamment les équipements sportifs urbains) utilisés uniquement par une tranche spécifique de la population (des hommes cisgenres), et ce dès l'enfance. (Raibaud et Maruejols 2012)

Comme face à toutes normes, le genre et l'orientation sexuelle sont sujets à un contrôle social plus ou moins fort selon les situations. Ce contrôle social s'exerce à plusieurs niveaux, dans la sphère familiale/amicale, dans l'espace public, dans la sphère professionnelle, etc. Il peut être informel, sous forme d'interactions sociales quotidiennes (un regard désapprouvateur d'un inconnu), ou formel, lorsque celui-ci s'opère dans un cadre juridique (un jugement dans un tribunal) (Riutort 2013). En ce sens, Michel Foucault écrit :

Le pouvoir fonctionne, le pouvoir s'exerce en réseau et, sur ce réseau, non seulement les individus circulent, mais ils sont toujours en position de subir et aussi d'exercer ce pouvoir ; ils ne sont jamais la cible inerte ou consentante du pouvoir, ils en sont toujours les relais. Autrement dit, le pouvoir transite par les individus, il ne s'applique pas à eux. [...]. L'individu est un effet du pouvoir et il est en même temps, dans la mesure même où il est un effet, un relais. (Foucault 1994)

Questionnant les normes de genre et d'orientation sexuelle, les populations queers font face à un fort contrôle social informel de la part d'autres individus. L'espace public devient un espace de potentielles confrontations, pouvant aller de regards insistants, à des remarques désobligeantes, ou même parfois à des attaques physiques. Le sentiment d'insécurité est donc plus ou moins fréquent pour les personnes queers, dépendamment de leur genre et orientation sexuelle, et de la manière dont elles choisissent de l'exprimer.

Certains espaces peuvent même, de par leur portée normative, encourager le contrôle social. Ainsi Adèle, femme transgenre, me racontait lors d'un entretien une confrontation vécue dans des toilettes publiques : « C'était il y a un an et demi, une meuf m'a dit 'mais tu n'es pas une meuf, attends on va enlever ton pantalon pour voir', elle me poussait et me bloquait la porte. »

La bicatégorisation homme-femme des toilettes est ainsi souvent problématique pour les personnes transgenres, qui font face à des comportements policiers d'inconnus en remettant en question leur légitimité dans cet espace.

Comme pour les populations hétérosexuelles, l'expérience de la ville des personnes queers est profondément genrée. Si les femmes cisgenres sont beaucoup plus exposées au harcèlement de rue que les hommes cisgenres, il en est de même pour les personnes queers. La féminité, qu'elle soit performée par une personne transgenre ou cisgenre ouvre souvent la porte à de potentielles rencontres désagréables ou dangereuses, d'autant plus lorsque celle-ci est perçue comme une transgression des normes de genre, l'exposant à un contrôle social encore plus fort.

Adèle, parlait ainsi de son androgynie comme quelque chose qui la protégeait souvent de la misogynie¹¹. En s'identifiant elle-même à une butch¹², son expression de genre très peu « féminine » la protégeait du harcèlement de rue. Par contre, cette même androgynie l'exposait à une autre forme de misogynie, la transmisogynie¹³. En effet, en étant femme transgenre, la pression à être féminine est très forte. Ainsi, même des membres de sa famille ont du mal à comprendre qu'elle s'identifie en tant que femme mais n'adopte pas les codes de genres censés aller avec (vêtements féminins, maquillages, gestuelle, comportements, etc.).

Si on parle juste du point de vue de la transition, j'ai acquis un certain confort quand je marche dans la rue. J'ai, en quelques sortes, acquis les privilèges de l'homme, jusqu'à un certain point où mon orientation sexuelle entre en jeu. Je suis pédé, et je peux m'habiller de manière assez flamboyante. Donc quand je marche dans la rue, je n'ai pas peur parce que je suis Trans, mais parce que j'ai du vernis, des bijoux, je peux porter des fringues de meuf, etc. Donc je me sens plus en insécurité de par mon orientation sexuelle.

Extrait d'entretien avec Tadeo

¹¹ Mépris voire haine envers les femmes.

¹² Femme lesbienne dont l'expression de genre est plutôt perçue comme « masculine ».

¹³ La transmisogynie est un terme créé par Julia Serano dans son livre *Whipping Girl* qui vise à mettre en lumière la discrimination spécifique aux femmes trans, à l'intersection entre transphobie et misogynie.

Les personnes transgenres se retrouvent ainsi constamment à devoir affirmer et convaincre les autres de leur appartenance de genre, et à devoir la performer selon les normes pour que celle-ci ne soit pas remise en question.

2.3 Stratégies d'évitements

Afin d'atténuer la pression du contrôle social, les individus tentent souvent, à travers divers moyens, de dissimuler parfois performativement ce qui ne rentrerait pas dans le cadre normatif attendu. Ainsi, les personnes queers développent des stratégies pour maximiser leur navigation au sein des espaces tout en minimisant les potentielles confrontations et échanges homophobes ou transphobes. Alors qu'elles souffrent déjà d'un grand manque de visibilité, ces stratégies mises en place demandent un certain apprentissage des codes urbains permettant d'anticiper ou de reconnaître les situations à risques, et participent souvent à une plus grande invisibilisation de l'individu.

L'expression du genre, qui prend la forme d'une performance quotidienne, peut être utilisée stratégiquement dans des situations inconfortables. Cette expression, bien sûr construite socialement, est encore largement basée sur une vision binaire: il y a ainsi des expressions de genre masculine et féminine. Si en théorie l'individu devrait pouvoir choisir d'exprimer son genre selon son propre gré, il y a encore de nombreuses situations qui peuvent la/le contraindre à atténuer ou renforcer certaines expressions de genre :

Cela peut même aller jusqu'à cacher tout ce qui peut vous faire repérer comme femme, à l'instar de cette étudiante : « Quand je sors le soir, je fais bien le mec : pantalon, doudoune, capuche. Un petit mec, mais un mec. » (Condon, Lieber, et Maillochon 2005).

En effet, la féminité étant encore dans l'imaginaire collectif associée à une certaine vulnérabilité, elle pourra être lors de situations dangereuses atténuée ou dissimulée par l'individu, qu'il soit femme ou homme, cisgenre ou transgenre, qui aura alors tendance à se masculiniser. Cette « virilité » défensive agit en tant que *copying mechanism*¹⁴, et est encore une fois d'autant plus importante lorsque l'individu questionne déjà les normes de genre:

¹⁴ Pouvant être traduit par « mécanisme d'adaptation » en français.

J'ai la chance d'être blanche donc je ne suis presque jamais contrôlée par la police. Après sur mes papiers je suis en cours de régularisation, donc effectivement c'est un peu tendu parfois. Pour la Carte Navigo ça passe, mais il faut que je surjoue une forme de masculinité. J'ai souvent une casquette dans ma poche quand je pense que j'ai des chances de me faire contrôler. C'est tout bête, mais ça suffit à casser les signes. Je décode mon apparence.

Extrait d'entretien avec Adèle

Il y a des moments où je suis un peu plus en retenue puisque je n'ai pas envie de me faire emmerder.

Extrait d'entretien avec Youssef

Alors maintenant si, on me voit quand je m'habille un peu extra, mais quand je vais au travail et que je m'habille comme une merde et que je fais la gueule parce que je vais au travail, j'ai juste l'air d'un mec hétéro et je n'existe pas.

Extrait d'entretien avec Tadeo

On utilisera le terme *straight passing*, ou *cis passing*, pour parler d'un individu qui passe aux yeux des autres pour un hétérosexuel ou une personne cisgenre. Parfois, ce *passing* est tout simplement la manière dont on choisit d'exprimer son genre au quotidien, et parfois il est modifié pour s'adapter à un environnement oppressif. Ces modifications temporaires de se comporter ou de se présenter peuvent avoir comme conséquence l'invisibilisation des populations queers lorsque celles-ci sont contraintes à la discrétion : lors de mes entretiens, l'espace public était toujours perçu comme un espace potentiellement dangereux, où il était difficile de s'y détendre et d'être complètement soi-même : c'est un lieu de transit où il vaut mieux s'effacer momentanément que risquer de se faire remarquer.

À cette invisibilisation à l'échelle des comportements individuels s'ajoute une absence des populations queers dans certains espaces, qui sont d'emblée perçus comme des lieux non sécurisants ou tout simplement non accueillants. Si les femmes cisgenres fréquentent moins l'espace public et certains équipements urbains que les hommes cisgenres, il en est de même pour les personnes transgenres, et pour une bonne partie des populations queers. Lors de mes entretiens, des lieux comme les parcs, les centres commerciaux, les piscines municipales, et parfois les cinémas et les musées étaient très peu utilisés, pour diverses raisons. Dans un premier temps, il s'agit d'une analyse sécuritaire du lieu, basée sur des critères de nombre d'usagers et de degré d'ouverture. Les centres commerciaux ou les parcs par exemple, sont des lieux fortement fréquentés et très ouverts: cette combinaison entre l'organisation spatiale d'un lieu et sa

fréquentation est déterminante dans la construction du sentiment de sécurité. Par contre, le sentiment d'insécurité dans la rue sera à l'inverse amplifié dans les petits espaces clos et peu fréquentés. Dans un second temps, d'autres lieux demandent un contrôle d'identité à l'entrée, comme les musées. Ce contrôle d'identité peut facilement se transformer en interrogatoire intrusif, normatif et déshumanisant pour les personnes transgenres, et encore plus dans le cas d'une personne qui n'a pas entamé de procédures administratives pour changer ses papiers d'identité. Ils seront alors moins fréquentés.

Je préfère les éviter. Les équipements urbains sportifs ça c'est un non catégorique. Les parcs jamais non plus. Tout ce qui est grands espaces, centres commerciaux, etc. je n'y vais jamais non plus. Cinéma ça va, mais ça dépend de la taille. Donc les petits espaces confinés ça va. Pendant longtemps j'étais parano et je repérais le nombre de sorties dans les espaces publics, je n'étais pas à l'aise quand c'était trop ouvert.

Extrait d'entretien avec Adèle

Le sentiment d'insécurité, mélange complexe entre insécurité perçue et insécurité réelle, peut être diminué par la présence policière pour un certain nombre d'individus, notamment pour certaines femmes cisgenres. Lors d'une enquête réalisée par l'institut d'aménagement et d'urbanisme sur le sentiment d'insécurité des femmes en Île-de-France¹⁵, « 43,7 % des Franciliennes considèrent que la présence policière est insuffisante, voire inexistante, contre 30,4 % des hommes ». Ce besoin ressenti de plus de protection des forces de l'ordre dans l'espace public n'est cependant pas forcément partagé par les personnes racisées et/ou queers, et en particulier par les personnes transgenres. En effet, il semblerait qu'au contraire, leur présence soit vécue comme une source d'angoisse supplémentaire. Comme le dévoilent de nombreux témoignages, les bavures racistes, transphobes et homophobes de la part d'agents de police sont un problème qui peut pousser les personnes queers à se couper complètement des institutions d'États. Ainsi, selon une enquête menée sur les discriminations dans la ville de Bordeaux, « plus de 96 % des personnes ayant subi des comportements transphobes n'ont pas porté plainte. » (Alessandrin 2016).

¹⁵ Note Rapide - N° 608 L'expérience au féminin de l'insécurité dans l'espace public, Novembre 2012

Ce non-recours à la justice s'explique en partie par le sentiment qu'ielles ne seront pas prises au sérieux, ou pire, subiront des remarques transphobes en retour. À ce sujet, Adèle me raconte :

Récemment j'ai dû aller au commissariat pour une histoire d'assurance, car je m'étais fait voler mon sac. Il s'avère que dans mon sac il y avait mes hormones. Et je sais plus pourquoi je l'ai dit. Et pendant 20 minutes la meuf m'a posé des questions aberrantes sur mes parties génitales et sur un documentaire qu'elle avait vu sur France 2. [...] Tu as l'impression de ne plus être humain et d'être un corps subalterne, un sujet de curiosité.

Extrait d'entretien avec Adèle

D'autres cas, médiatisés, font par exemple état de policiers qui auraient refusé le motif homophobe d'une agression car la victime n'était, selon eux, pas assez efféminée.¹⁶ Le non-recours à la justice participe ainsi d'autant plus à l'invisibilisation des populations queers, qui ont le sentiment de ne pas pouvoir faire confiance aux institutions étatiques, perçues comme appareil normatif répressif.

II - Des espaces de socialisation en réponse à l'hétéronormativité : les hétérotopies queers

Les carrières déviantes, concept né de l'analyse de la déviance de Becker, sont analysées dans l'ouvrage « Outsiders » sorti en 1985 du sociologue appartenant à l'École de Chicago. S'il a surtout travaillé sur la délinquance et la criminalité, son analyse de l'*outsider*, la personne en dehors des normes, demeure intéressante dans notre cas. En effet les populations queers, de par leurs pratiques sexuelles et/ou leurs conceptions du genre, sont encore aujourd'hui en dehors du cadre hétéronormatif de la société. À cause de leur position d'*outsiders*, ils sont étiquetés et stigmatisés et de ce fait, considérés comme déviants :

La déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un "transgresseur". Le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la collectivité attache cette étiquette. (Becker 1985)

¹⁶ Mora, S. (2019, 1 octobre). Toulouse : « pas assez efféminé », sa première plainte pour agression homophobe n'est pas qualifiée comme il le souhaite. *France Bleu*.

Selon la théorie de Becker, la dernière étape de la carrière déviante serait l'intégration à un « groupe déviant organisé ». La création de ce groupe implique de ce fait une modification du réseau social, qui se sépare des individus les plus normatifs et accueille de plus en plus d'individus qui partagent la même déviance. Ces nouvelles relations se construisent alors sur des valeurs, des repères, et des problèmes communs, et façonnent une « sous-culture déviante », définie par Becker comme un ensemble d'idées et de points de vue sur le monde social et sur la manière de s'y adapter, ainsi qu'un ensemble d'activités routinières fondées sur ces points de vue.

Mais ces nouvelles socialités et activités ont besoin d'espaces physiques pour exister. Nous allons donc voir, comment les populations queers ont réussi à se réapproprier certains espaces pour en faire des utopies localisées (hétérotopies) dans le but de s'émanciper du cadre hétéronormatif de la ville tout en se réunissant.

1 - Les espaces queers fixes, des hétérotopies contre l'hétéronormativité

Les hétérotopies, telles que développées dans l'analyse spatiale de Foucault, sont des lieux qui agissent comme des « utopies localisées, des lieux réels hors de tous les lieux, des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelques sortes à les effacer, à les neutraliser, ou à les purifier » (Foucault 2019). Ces lieux peuvent autant être des lieux de passage (rues, trains, métros) que des lieux ouverts à la halte transitoire (café, cinéma, théâtre). Ils sont les jardins, le lit des parents, la prison, le cimetière, la maison close, les bibliothèques, les musées, et obéissent à des codes et des normes qui leur sont propres. Nous allons ici voir comment les espaces queers peuvent être considérés, selon la définition de Michel Foucault, comme des hétérotopies. En effet, il semblerait que les six principes y soient bien présents : un fonctionnement qui se modifie dans le temps, une juxtaposition d'espaces incompatibles dans l'espace réel, une rupture avec le temps réel, un isolement-accessible-pénétrable, et un espace d'illusion et de perfection. L'utilisation de ce concept présente un certain avantage épistémologique : il émet une opposition des espaces entre eux, plus ou moins basé sur le comportement des individus en son sein, et leur distanciation avec d'autres espaces. Les hétérotopies queers seraient donc des espaces mis à l'écart, autant par le rejet de la société, que par les personnes queers elles-mêmes, pour se protéger de tout type d'oppression et créer un cadre social en dehors des normes hétéronormatives. Néanmoins, nous verrons que certains de ces espaces peuvent eux aussi participer à la construction d'une nouvelle normalité excluante, complexifiant la navigation des populations queers dans les espaces non hétéronormatifs.

1.1 Les lieux de *cruising*, des hétérotopies de déviation

Le terme *cruising*, qu'on peut traduire littéralement par « drague », a pourtant une signification plus complexe. Dans la communauté homosexuelle masculine, la connotation du terme est légèrement plus nuancée. En effet, si pour beaucoup la drague est avant tout verbale, le *cruising* est lui davantage visuel et gestuel, et a souvent comme objectif une consommation sexuelle plus ou moins immédiate, même s'il peut également se présenter comme un « jeu pur, une fin en soi » (Redoutey 2008). Le *cruising* est nomade, il s'exerce sous forme de regards dans la rue, dans le métro, dans les parcs ou d'autres lieux publics. Cependant, certains espaces sont devenus des lieux privilégiés de *cruising*, qui en se transmettant de bouche à oreille, ont plus ou moins permis la sédentarisation d'une pratique, tout en questionnant les frontières entre espace public et privé. Les espaces de *cruising* sont des combinaisons complexes de vides et de pleins, de scènes et de coulisses. Le *cruiser* entretient souvent une relation privilégiée avec cet espace, dont l'érotisme ne se limite pas à la pratique sexuelle qu'il accueille, mais s'étend également aux caractéristiques propres du lieu (lumière, visibilité, présence de nature, etc.). Ils sont avant tout des lieux peu fréquentés, de par leur éloignement du centre-ville et de l'activité économique, et leur non-utilisation par la plupart des habitants une fois la nuit tombée. Historiquement, Paris a été pendant longtemps une ville idyllique pour le *cruising gay* : jardin des tuileries, cimetière du Père-Lachaise, Berges, bois de Vincennes, autant de lieux qui, à l'abri des regards, étaient devenus des lieux de socialisations et de rencontres sexuelles pour les personnes homosexuelles, à une époque où ils pouvaient être condamnés pour perversion¹⁷. Ces lieux informels étaient parmi les seuls à pouvoir héberger une sociabilité homosexuelle (ainsi que quelques bars clandestins). Parmi eux, les célèbres toilettes publiques vespasiennes mises en place par Haussmann à des fins hygiéniques au XIXe siècle, rapidement réinvesties par la population homosexuelle masculine parisienne, devenant dès la nuit tombée, un espace de rencontre¹⁸.

Aujourd'hui, la pratique du *cruising* semble avoir disparu de nombreux lieux, en particulier ceux en plein air du centre de Paris. Cette disparition s'explique par de nombreux facteurs : une plus grande tolérance à l'homosexualité, la création de

¹⁷ « Entre 1945 et 1982, près de 10 000 peines, dont une grande majorité en métropole, ont été prononcées en France pour « homosexualité » (pour « outrage public à la pudeur sur personnes du même sexe » à compter de 1976), [...] Durant ces années de plomb, les peines sont par ailleurs « lourdes ». Jusqu'en 1978, 93 % des condamnations pour homosexualité prononcées en métropole se soldent par des peines de prison. » Libération « Les condamnés pour homosexualité, une réalité exhumée » Par Florian Bardou — 17 juillet 2018

¹⁸ Les vespasiennes seront petit à petit retirées de l'espace public à partir des années 60 en raison de leur mauvaise réputation.

nombreux clubs, saunas et bars gays qui offrent un cadre de rencontres sexuelles, l'existence d'applications de rencontres, ou encore la gentrification et la plus grande surveillance des espaces publics. Néanmoins, de nouveaux espaces de *cruising* ont vu le jour, notamment dans les vestiaires de nombreuses salles de sport.

Le détournement de certains lieux par les *cruisers* est avant tout une réaction à l'hétéronormativité en société et dans l'espace public. La répression de l'homosexualité ainsi que l'homophobie ambiante entre le XVIIIe siècle et le XXe siècle l'auraient ainsi encouragé. Les populations homosexuelles n'ayant aucun lieu pour se rencontrer et devant se cacher pour le faire, ont ainsi créé des lieux informels, invisibles pour les non-initiés, dont la connaissance était seulement rendue possible par le bouche-à-oreille. Ces espaces permettaient ainsi de contourner les normes sociales qui visaient à prohiber les comportements homosexuels et la sexualité dans l'espace public. Ils deviennent ainsi synonymes d'émancipation, en particulier pour les individus dont l'homosexualité est cachée : encore de nos jours, la pratique du *cruising* est souvent le moyen de rencontre privilégié des hommes encore dans le placard¹⁹. En effet, un grand nombre de dragueurs se considèrent hétérosexuels, et sont parfois même mariés avec des femmes, mais fréquentent néanmoins ces lieux pour assouvir leurs besoins dans l'anonymat. (Rivière, Licoppe et Morel 2015)

Les espaces de *cruising* deviennent, à l'abri des regards, des utopies localisées, qui le temps d'une nuit, s'établissent comme des contre-lieux soumis à des codes que seuls les habitués reconnaissent. Il modifie de manière éphémère et quotidienne les usages d'un espace habituellement hétéronormatif, en transformant un lieu public de loisir ou de passage en un lieu de rencontres sexuelles. Hors du temps, les *cruisers* tentent de construire un monde illusoire, où le sexe se vit de manière libérée, et publique, remettant ainsi largement en question les dichotomies espace privé / espace public et vie privée / vie publique qui, dans un cadre hétéronormatif, conçoit le sexe comme un acte privé et l'espace public comme un espace soi-disant neutre et non sexuel, alors qu'il s'agit avant tout d'un espace masculin hétérosexuel. (Seal 2019) En ce sens, ils

¹⁹ Le placard est un espace conceptuel qui symbolise dans la théorie queer l'espace où l'on se situe lorsqu'une partie de notre identité de genre ou d'orientation sexuelle est cachée volontairement aux autres. L'expression « *coming out of the closet* », sortir du placard en français, est utilisée lorsqu'un individu informe pour la première fois une personne de cette identité. Dans son livre « Épistémologie du Placard », Eve Kosofsky Sedgwick ira plus loin dans cette analyse, en parlant du placard comme un lieu jamais totalement fermé, ni ouvert. En effet, lorsqu'un individu est dans le placard, il est constamment rongé par la peur d'être découvert, et ne se sentira jamais vraiment à l'abri. À l'inverse, une fois son *coming-out* réalisé, le placard ne sera pas complètement ouvert non plus car il devra constamment répéter l'acte du *coming-out* au cours de sa vie, lors de nouvelles rencontres. (Kosofsky Sedgwick 2008)

deviennent des hétérotopies queers, et selon les mots de Michel Foucault, des « hétérotopies de déviations ».

L'espace public étant majoritairement masculin, le cruising tel que pratiqué par les populations gays ne trouve d'égal ni chez les hétérosexuels ni dans la communauté lesbienne. Les risques d'agression et la différence du rapport au corps entre hommes et femmes expliqueraient cette absence (Cattan et Leroy, 2013).

1.2 Les bars et clubs, des hétérotopies queers festives

D'autres lieux, plus visibles, ont été investis par les populations gays pour s'offrir un cadre de socialisation accueillant et bienveillant : les bars et les clubs. Le quartier du Marais en est un bon exemple. Il devient petit à petit à partir de l'ouverture du premier établissement ouvertement gay « Le village » en 1978, un quartier de vie et de consommation homosexuel. À l'époque, encore délabré et très populaire, les premiers bars et commerces gays qui s'y installent bénéficient d'un quartier central et accessible, et de prix immobiliers très bon marché, ce qui enclenchera, surtout dans les années 80, cette territorialisation homosexuelle au cœur de Paris. L'homosexualité devient alors compatible avec la consommation de masse, et de nombreux commerces spécialisés, bars, saunas, clubs, et restaurants se greffent graduellement à la renaissance de ce quartier. Comme le montre la carte de Stéphane Leroy, les lieux de rencontre homosexuels s'organisent autour du marais, qui en devient un point central. Les drapeaux aux couleurs de l'arc-en-ciel²⁰ finissent par devenir le symbole du dynamisme économique et culturel du marais, qui se veut quartier refuge pour les populations gays, lesbiennes, bisexuelles, et transgenres. Cette territorialisation de l'homosexualité s'accompagne d'établissements ouverts jusqu'au milieu de la nuit, pour offrir un cadre de rencontre festif aux hommes homosexuels. Dans ces clubs et bars, le sexe est omniprésent : des télévisions diffusent des films pornographiques gays, des hommes nus derrière des vitres prennent des douches moussantes, des salles souvent en sous-sol permettent une consommation sexuelle sur place immédiate, et les barmans sont souvent choisis pour leur musculature exhibée. Ces espaces, fermés la journée, deviennent le temps d'une nuit des lieux où l'homosexualité est la norme, et où l'acte sexuel se libère des conventions hétérosexuelles.

Si le Marais, quartier accueillant la majorité des commerces gays parisiens se veut en théorie un espace de vie pour toutes les personnes queers, il est tout de même important

²⁰ Le drapeau doit son origine à l'artiste Gilbert Baker de San Francisco qui l'a conçu pour répondre aux besoins des communautés gaie et lesbienne désireuses d'avoir un symbole pour les identifier. Ce drapeau a été utilisé pour la première fois en 1978, lors du défilé de la journée de liberté gaie et lesbienne de San Francisco. Source : Fédération des Associations Gaies et Lesbiennes

de relever la domination spatiale des espaces gays par rapport aux espaces lesbiens. La notion de territoire semble encore une fois être une perception masculine, dominatrice, et prendre la forme d'une conquête spatiale genrée (Retter 1997). Elle souligne également les inégalités économiques liées au genre : les femmes lesbiennes gagnent en moyenne beaucoup moins d'argent que les hommes gays. Ces disparités économiques, juxtaposées au sexisme et à la lesbophobie, rendent compliquée la création de nouveaux lieux lesbiens. Ainsi, dans les dernières décennies, les lieux lesbiens sont devenus à Paris de moins en moins nombreux. (Cattan et Clerval 2011)

1.3 Les applications de rencontre, des hétérotopies 2.0²¹

Grindr, *Tinder*, *Hornet*, *Bumble*, *Scruff*, les applications de rencontre ont connu ses dernières années une forte croissance et leur utilisation est devenue monnaie courante pour les célibataires. Si ce phénomène de rencontre virtuelle n'est pas récent, mais a vu le jour avec l'arrivée du minitel puis d'internet, elle offre aujourd'hui des possibilités beaucoup plus poussées, avec des interfaces de plus en plus sophistiquées. Elle devient portable, avec l'arrivée du Smartphone, et s'appuie sur des systèmes de géolocalisation complexes, promettant aux utilisateurs un gain en temps, et en efficacité.

L'application *Grindr* est pour les hommes queers l'application la plus utilisée. Présente dans tous les pays, elle offre la possibilité à ses utilisateurs de rentrer en contact avec d'autres personnes en fonction de la proximité géographique, et d'aboutir à une rencontre, immédiate ou différée, et souvent sexuelle. Ces nouveaux espaces digitaux de rencontres se juxtaposent petit à petit aux espaces de rencontres traditionnels, en mettant à disposition une nouvelle représentation de l'environnement urbain, où les passants sont remplacés par des photos de profil et des distances. Pour certains individus, ces applications représentent même l'unique source de rencontre : elles permettent, aux individus timides, disposants de peu de temps, ou qui souhaitent rester anonymes, de continuer à avoir une activité sexuelle. (Rivière, Licoppe et Morel 2015) Elle rend ainsi la rencontre fortuite obsolète, laissant place à une rencontre planifiée, orchestrée, sélectionnée. En ce sens, elle transforme l'espace de rencontre, l'hétérotopie des lieux de *cruising* ou des bars gays, en version améliorée. Non pas que la rencontre soit plus agréable, mais sa finalité est quelque peu garantie par un ensemble de langage codé utilisé pour que les individus soient certains de leur attirance réciproque avant même de se retrouver.

²¹ 2.0 est souvent utilisé en anglais pour signifier la mise à jour technologique d'un concept original, une version plus avancée de celui-ci.

L'application lorsqu'ouverte, performe l'illusion d'une ville dont la nouvelle norme serait l'homosexualité ou la bisexualité, où les seuls individus sont des hommes gays et où l'hétérosexualité serait effacée, invisible. Elle est notamment un atout pour les personnes qui n'ont pas fait leur *coming-out*, et qui ne souhaitent pas être vues dans des lieux à connotation homosexuelle : souvent sans photo de profil pour éviter d'être reconnu, ils arborent leur biographie d'un « discret ». De plus, son utilisation permet, en limitant le contact avec l'espace public - à part pour se rendre chez l'autre utilisateur - d'éviter de potentielles violences homophobes, choses qui peut arriver à la sortie d'un club ou d'un bar gay, et même dans un lieu de *cruising*.

Ces hétérotopies gays arrivent à créer de manière illusoire une utopie locale où l'espace est modifié pour devenir le décor d'une rencontre planifiée, où l'hétéronormativité est remplacée par de nouvelles normes sociales. Mais ce nouveau cadre normatif n'est pas toujours plus inclusif, et l'espace réinvesti par les populations homosexuelles peut rapidement devenir un lieu excluant en participant à la diffusion de normes de masculinité, et où d'autres formes de discriminations (racisme, classisme, misogynie) trouvent un nouveau terrain de propagation.

2. Un nouvel appareil normatif : entre homonormativité et normativité blanche

Le concept d'homonormativité a été popularisé par Lisa Duggan, professeur en analyses culturelles et sociales à l'Université de New York, dans son livre « *The twilight of equality ? : neoliberalism, cultural politics, and the attack on democracy* » paru en 2003. Elle le définit comme étant un système de normes et de politiques qui ne contestent pas les hypothèses et institutions hétéronormatives dominantes, mais les maintient et les soutient, tout en promettant la possibilité d'une circonscription homosexuelle démobilisée et d'une culture gay privatisée et dépolitisée ancrée dans la domestication et la consommation. (Rebucini 2013) En d'autres mots, de nombreuses personnes, gays et lesbiennes, adoptent des comportements et des valeurs hétéronormatives dans le but d'une éventuelle assimilation.

La normativité blanche quant à elle est définie par Robin DiAngelo dans son livre « *White fragility: Why it's so hard for white people to talk about racism*²² » sorti en 2018 comme étant le fait d'établir la blancheur comme une norme ou un standard pour les hommes, et la non-blancheur comme une déviation de cette norme.

²² Qu'on pourrait traduire en français par « La fragilité Blanche: Pourquoi est-ce si dur pour les personnes blanches de parler de racisme ».

Il est donc question ici d'analyser les nouvelles normes diffusées dans les espaces gays, afin de voir comment une tentative d'émancipation peut se transformer en une véritable reproduction de normes excluantes.

2.1 Des espaces perpétuant une conception hétéronormative du genre

La masculinité

Avant la libération gay, les hommes gays sont perçus comme des faux hommes, des hommes-femmes. Mais dans les années 70, une nouvelle figure de l'homosexualité masculine émerge, celle d'un homme qui embrasse une masculinité plus traditionnelle : des muscles, une sexualité libre, un homme Marlboro²³ des grandes villes, transformant petit à petit les espaces gays en un podium pour la masculinité hétéronormative.

Les espaces de *cruising* sont avant tout des espaces masculins cisgenres. Nous l'avons vu, les femmes cisgenres et les personnes transgenres ont tendance à moins s'y sentir en sécurité, ce qui pourrait partiellement expliquer leur absence dans ces lieux. De plus, le *cruising* tel que pratiqué dans la culture gay serait une conception plus masculine qu'homosexuelle de la drague. Ainsi, les hommes hétérosexuels seraient autant prêts à utiliser l'espace public à ces fins si les femmes étaient d'accord pour participer à ces activités. (Stacey 2012). Dans l'article « *Lesbien cruising : an examination of concept and methods*²⁴ » publié dans le Journal of Homosexuality en 2004, Denise Bullock analyse le concept de *cruising* comme étant l'élaboration d'une stratégie sexuelle masculine, et qu'il n'existe pas, ou beaucoup moins, chez les populations lesbiennes. Elle l'explique en partie par le rôle de genre des femmes et leur socialisation. Les lieux de *cruising*, non seulement sont des espaces masculins, mais ils participent à la construction de certains stéréotypes de la virilité : l'image construite de l'homme qui pratique le *cruising* est souvent celle du chasseur, un homme musclé, qui retrouverait une sorte d'animalité au contact avec la transgression du sexe en extérieur. Le film « *cruising* » de William Friedkin sortie en 1980 en est une illustration : traduit « La Chasse » en français, il met en scène un Al Pacino policier qui s'infiltré dans la communauté gay de New York pour résoudre une enquête de meurtre et trouver le tueur. Cette « chasse dans la chasse » met en scène une communauté sexuelle au torse bombé, amateur de cuir et de sensations fortes. Dans le film « *L'inconnu du lac* » sorti en 2012, l'espace de *cruising* est quant à lui un lieu de meurtre.

²³ L'homme Marlboro, ou « Marlboro man » en anglais, est le symbole publicitaire de la marque de cigarette américaine, représentée par un cow-boy.

²⁴ Traduit « La drague lesbienne : une analyse du concept et des méthodes » en français

Les bars et clubs gays ne sont pas épargnés par cette expression et performance de la masculinité. Les films pornographiques diffusés dans la plupart de ces bars mettent en scène des hommes virils à la musculature exagérée, à l'image des barmans qui y travaillent, des danseurs qui se mettent en scènes lors de show dans des douches transparentes, ou des hommes présentés sur les affiches promotionnelles. Même si ces espaces accueillent tout type de masculinité, ils continuent à mettre en avant une virilité, présentée comme idéal masculin, et renforcent ainsi les normes de genre, en excluant dans leur propre narrative d'autres formes de masculinité. L'invisibilité et l'absence des personnes transgenres dans ces espaces en sont ainsi une conséquence.

Les applications de rencontre quant à elles, suivent la même dynamique. Sur Grindr, de nombreux hommes inscrivent dans leur biographie des messages le rappelant : « *Masc4masc* »²⁵, « *Masc only* »²⁶, « *No fem* »²⁷. Ces préférences, en étant directement visibles sur des profils, transforment l'espace de rencontre digital en appareil homonormatif : l'homme, à la mesure qu'il voyage de profil en profil, finit par intégrer qu'il doit correspondre à un idéal masculin viril s'il veut plaire. Ces injonctions à la virilité, en se juxtaposant à la transphobie, peuvent participer à l'exclusion des personnes transgenres et/ou non-binaires.

La féminité

Du fait de la prédominance des hommes gays par rapport aux autres personnes queers, autant dans l'espace que dans la recherche académique, et de ma propre navigation au sein de ladite communauté, il m'est plus difficile de mettre en lumière l'homonormativité de certains espaces lesbiens, moins nombreux, moins documentés, et avec lesquels je suis moins familier. Cependant, il est possible à travers la lecture de certains conflits et des témoignages recueillis de montrer que la communauté lesbienne peut elle aussi participer à la diffusion de normes excluantes. En effet, il semblerait que l'intégration des femmes transgenres dans la communauté lesbienne puisse parfois relever du défi : certaines lesbiennes partisans d'un féminisme lesbien radical (et/ou essentialiste) se refusent de concevoir les femmes transgenres comme des femmes, et critiquent l'expression de leur genre, qui adopterait les normes hétérosexuelles en « sur-performant » leur féminité. L'inclusion des femmes transgenres ne fait pas seulement débat auprès de certaines femmes lesbiennes, mais plus largement auprès de

²⁵ Soit Masc for Masc en anglais, ce qui signifie que la personne perçue comme virile recherche une autre personne « virile ».

²⁶ Même signification que pour « *Masc4Masc* »

²⁷ Fem est l'abréviation du mot féminin, ici il signifie le rejet des personnes féminines, c'est à dire des hommes jugés trop efféminés, et implicitement, des hommes transgenres.

nombreuses féministes, comme le témoigne la polémique déclenchée le 22 Janvier 2020 par Marguerite Stern²⁸, fondatrice du mouvement *Collages féminicides*, qui sera par la suite qualifiée de *TERF*²⁹. Bien qu'il s'agisse ici d'un évènement isolé, et qu'il serait dangereux de généraliser cette conception excluante de la femme à toute la communauté lesbienne, il semble néanmoins que l'intégration des femmes transgenres puisse faire face à certains obstacles :

Adèle, lors de notre entretien, soutenait l'idée que c'était entre autres son expression de genre androgyne qui lui aurait permis de s'intégrer aussi bien dans la communauté lesbienne, confessant par la suite que le même exercice aurait été beaucoup plus difficile pour une femme transgenre à l'expression de genre plus féminine.

Enfin, la bicatégorisation hétéronormative homme/femme, masculin/féminin peut également avoir son équivalent homonormatif dans la communauté gay et lesbienne. L'homme viril aura tendance à passer pour un actif, dominateur, et l'homme moins viril pour un passif³⁰, dominé. Pour les femmes lesbiennes, cette opposition sera celle de la *butch*, dominatrice et masculine, et de la femme, dominée et féminine. L'expression du genre sera un renseignement utilisé consciemment ou inconsciemment sur le comportement sexuel ou relationnel de l'autre, et permettra indirectement de perpétuer les normes de genre.

L'homonormativité de ces espaces ne s'arrête cependant pas aux normes de genre, mais se juxtapose avec d'autres normes sociales, et notamment celle de la norme blanche. Ainsi, sous couvert de préférences sexuelles, les personnes racisées se retrouvent souvent soit exclues de certains espaces, soit transformées en objets sexuels.

2.2 Des espaces de potentielles discriminations raciales

Dans « Peau Noire, Masque Blanc », une critique du colonialisme écrite par Frantz Fanon, l'auteur y développe une analyse des relations amoureuses entre une personne blanche et une personne noire, qui sera reprise dans plusieurs travaux sur le fétichisme

²⁸ Marguerite Stern dénonce sur Twitter les collages qui incluaient les femmes transgenres, et écrit une série de tweets transphobes, présentant la femme transgenre comme un homme infiltré dont le combat serait celui de renforcer le patriarcat. Suite à sa prise de parole, elle sera fortement critiquée par de nombreuses organisations et personnalités LGBT.

²⁹ TERF est l'acronyme de trans-exclusionary radical feminist, et se dit des féministes qui adoptent des positions essentialistes et transphobes, comme la volonté d'exclusion des femmes transgenres dans les espaces non-mixtes, ou encore la non reconnaissance de leur appartenance à la catégorie 'femme'.

³⁰ Les termes actifs et passifs seront ainsi utilisés dans le jargon sexuel gay pour attribuer à soi-même ou aux autres un rôle sexuel.

racial³¹: « le nègre est le pur symbole du biologique, d'une sexualité animale qui est l'objet de tous leurs fantasmes ... et de leurs angoisses » (Renault 2013). Dans ce livre, Frantz Fanon présente l'homme racisé comme un être diabolisé et idolâtré, attirant, et dangereux, qui fait face à un double traitement discriminatoire: il est soit invisibilisé, soit hypersexualisé et objectifié. Le fétichisme racial, sous couvert d'attraction sexuelle, prend dès lors la forme d'un exercice de domination fondé sur des discours coloniaux, et sensible au genre : la femme racisée ne sera pas fétichisée de la même manière qu'un homme racisé.

Les espaces gays n'en sont donc pas exempts. Qu'il s'agisse de bars et clubs ou d'applications de rencontres, le fétichisme racial est bien présent. Les hommes noirs et arabes y sont souvent réduits à une sexualité bestiale, un corps sculpté, et à une masculinité sauvage prédatrice. Ils peuvent de ce fait devenir, lors d'événements, le sujet de soirées à thèmes : le club gay « Le dépôt », un des plus emblématiques du Marais, organise ainsi chaque vendredi une soirée « *Total Beur : the ultimate ethnik party* » dont l'affiche présente un homme au physique nord-africain, torse nu. Si l'utilisation du terme beur est déjà en soi problématique et fortement contestée³², le concept l'est encore plus : il hypersexualise et essentialise des individus déjà victimes de discriminations, et les transforme en bêtes sexuelles, non pas sans rappeler l'histoire de la tristement célèbre Saartjie Baartman³³, souvent utilisée comme exemple d'exotisation des corps et de fétichisme racial.

³¹ Le fétichisme racial est le fait de fétichiser sexuellement une personne ou une culture appartenant à une race ou à un groupe ethnique spécifique. Homi K. Bhabha explique, dans son article "*The Other Question : Difference, Discrimination and the Discourses of Colonialism* » sorti en Juin 1983, le fétichisme racial comme étant une version des stéréotypes racistes, qui est tissé dans le discours colonial et basé sur des croyances multiples. Il définit le discours colonial comme celui qui active la "reconnaissance et le désaveu simultanés des différences raciales / culturelles / historiques" et dont le but est de définir les colonisés comme "autres", mais aussi comme des stéréotypes fixes et connaissables.

³² Le terme « beur » est le verlan du mot « rebeu », lui-même le verlan du mot « arabe ». Son utilisation est le témoignage d'une conception objectifiante et raciste de l'homme arabe, en entremêlant mépris de classe et stigmatisme de l'étranger. Dans la communauté gay, le « beur » est constamment sexualisé, comme son équivalent féminin, « beurette » pour de nombreux hommes hétérosexuels, à ceci qu'il témoigne en plus d'une certaine misogynie, par l'ajout du suffixe « ette ». (De Rudder 1998)

³³ Cette femme sud-africaine était devenue connue en Europe au XIX^{ème} siècle pour son postérieur, qui lui a valu le surnom de « Vénus hottentote » et a fait l'objet de nombreuses expositions, où son corps était montré. Si au début elle était un sujet de curiosité, présentée et humiliée dans les zoos humains, elle deviendra par la suite un objet sexuel et sera contrainte à la prostitution. (Boëtsch et Blanchard 2011)

Cette discrimination ne disparaît malheureusement pas lorsque l'on bascule de l'autre côté de l'écran, notamment du côté des applications de rencontre. Le fonctionnement de l'application Grindr, par exemple, a beaucoup été accusé de favoriser les comportements racistes. En effet, l'utilisateur peut, en complétant son profil, donner plusieurs informations sur sa personne : taille, poids, morphologie, date du dernier dépistage, statut VIH, etc. Parmi ces informations, il a la possibilité de renseigner son ethnicité. Un individu avec l'option *premium*³⁴ peut alors trier ses recherches en fonction de certains critères, dont celui de l'appartenance ethnique, posant énormément de questions éthiques. Un individu peut décider par exemple de masquer tous les individus noirs. Si dans la vraie vie l'invisibilisation des personnes racisées est déjà un problème, elle est rendue, en un clic, possible sur l'application.³⁵

De plus, les échanges racistes y sont fréquents. Le compte instagram « *personnes racisées vs grindr* » suivi par plus de douze mille abonnés en témoigne : il s'agit d'un compte qui poste des captures d'écrans d'échanges racistes sur l'application de rencontre, envoyé anonymement par les utilisateurs qui en ont fait la mauvaise expérience. Caractère dominant des personnes arabes, taille du sexe des personnes noires, soumission des personnes asiatiques, les préjugés raciaux y sont nombreux.

Dans un interview³⁶, son créateur témoigne :

Peu importe ce que je faisais et où j'étais, il y avait la même perception de mon corps. Que ça soit la police qui me contrôle dans la rue ou cette fille dans le lit, ils disent la même chose. Ils diffusent l'idée que je suis un sauvage, soit « dangereux » dans l'espace public, soit « bestial » dans un lit. Même dans l'intimité, dans l'amour et le sexe, le racisme se ressent, différemment mais il se ressent.

³⁴ Option payante de l'application qui offre davantage de fonctionnalités, comme par exemple celle de pouvoir entrer en contact avec des utilisateurs peu importe leur localisation dans le monde.

³⁵ À la suite de la mort de George Floyd début Juin 2020 à Minneapolis, et de l'ampleur internationale des mouvements antiracisme comme *Black Lives Matter*, l'application a fait un communiqué de presse pour informer ses utilisateurs de la suppression du critère ethnique, qui ne faisait déjà pas l'unanimité au sein de la communauté gay.

³⁶ Par Marius François en Janvier 2020 pour le magazine en ligne *Neonmag*

Voici des extraits de conversations tirés de conversation sur Grindr et diffusés sur le compte instagram « *personnes racisées vs grindr* » :

« - Tu viens des îles françaises ?

- Non, je suis moitié suisse, moitié brésilien
- Faux black quoi, sympa le mélange »

« - Bonjour, timide discret soumis total a beur »

« - Pour être honnête, l'interdit m'excite bcp. Et pour la majorité des rebeu ils sont musulmans et normalement c'est pas dans la culture et religion de faire des choses homo alors moi ça m'excite bcp »

« - Pakistanais ça m'attire pas.

- D'accord, j'ai signalé pour discrimination raciale. Bonne soirée
- Si tu veux, on a le droit de pas aimer une race suis dsl, je rêve. »

« - Je cherche un employé de maison noir »

« - Tes traits négroïdes ne sont pas excitants »

« - No Asiat »

De par l'intermédiaire de l'écran, les conversations virtuelles sur les applications de rencontres sont propices aux échanges discriminatoires et ceux-ci ne s'arrêtent pas aux questions raciales. Sur Grindr, les échanges grossophobes³⁷, putophobes³⁸, serophobes³⁹ et transphobes sont également nombreux.

³⁷ Stigmatisation et discrimination des personnes grasses, en surpoids ou obèses.

³⁸ Rejet et discrimination des travailleurs.euses du sexe

³⁹ Rejet et discrimination des personnes séropositives

Le standard, que ce soit dans les bars et clubs gays, dans les espaces de *cruising* ou sur les applications de rencontre, reste celui de l'homme blanc cisgenre trentenaire et viril, un standard également présent chez les personnes hétérosexuelles. Mais au-delà de diffuser homonormativité et normativité blanche, les espaces gays sont souvent des espaces peu accessibles financièrement, ajoutant ainsi une autre exclusion, celle des personnes précaires.

III - Les évènements queers inclusifs : des hétérotopies éphémères et contraintes au nomadisme

Dans ce contexte, il apparaît nécessaire pour les populations queers de créer de nouveaux espaces, plus inclusifs et accessibles. Mais ce besoin se heurte à de nombreuses contraintes, rendant compliqué la création de tels espaces. La création d'évènements éphémères devient alors la seule alternative. L'utilisation de lieux a priori non queers dans un temps imparti pour accueillir des évènements queers change ainsi le rapport que l'individu entretient avec l'espace et le temps, en offrant un cadre de socialisation festif et militant, et transformant la perception du lieu qui devient temporairement sécurisant et accueillant. Ce nomadisme crée une relation à l'espace et au temps particulière, et une décentralisation qui permet une plus grande visibilité des personnes queers hors-marais, mais il est également le signe d'une certaine précarité, et tend à complexifier la mise en place d'espaces sécurisants.

1. L'absence de lieux queers inclusifs fixes

1.1 Symptôme d'une précarité économique

À Paris, la saturation du marché immobilier ainsi que la croissance exponentielle du foncier sur les dernières décennies entraînent une impossibilité pour un bon nombre d'individus à investir dans la pierre. Les populations queers, et surtout celles qui manquent de visibilité dans les espaces queers fixes, étant bien souvent les plus précaires (personnes queers racisées, personnes transgenres, etc.), n'ont donc plus la possibilité de créer de nouveaux lieux. Cette tendance s'observe également au sein de la communauté lesbienne : étant souvent plus précaire que les hommes gays, cette disparité économique se traduit en disparités spatiales, expliquant entre autres la surreprésentation des hommes gays dans Le Marais, et la disparition graduelle des espaces lesbiens. (Cattan et Clerval 2011)

1.2 La mutinerie, un bar lesbien parisien qui fait figure d'exception

À travers mes lectures et mes entretiens, il semblerait que le seul lieu queer fixe parisien qui offre un espace sécurisant et inclusif soit La Mutinerie, un des derniers bars lesbiens du Marais. Il a pris la place d'un ancien bar lesbien qui devait être revendu à la chaîne Starbucks. Mais « Ju, actuel repreneur du bar avec un collectif de gestion, a décidé de faire une proposition aux propriétaires du lieu pour le reprendre en location-gérance. Il l'a fait parce qu'il était « dégoûté » de voir ce lieu communautaire se faire racheter par une enseigne capitaliste » (Prieur 2020). Il décide donc d'en faire un lieu pour les gouines, trans, et plus généralement les personnes queers, en soulignant sa volonté d'attirer une clientèle racisée, qui comme nous l'avons vu, manque souvent de visibilité dans les espaces queers fixes. Dans une démarche anticapitaliste, tous les bénéfices de La Mutinerie sont réinjectés dans l'économie du bar, ce qui permet notamment de garantir des tarifs bas à la clientèle.

Cette quasi-absence de lieux fixes queers inclusifs, hormis la Mutinerie, due aux nombreux obstacles économiques qui empêchent la création de nouveaux lieux se traduit ainsi par la création d'espaces queers inclusifs et nomades qui prennent la forme d'événements éphémères.

2. Quand l'évènement remplace le lieu

2.1 L'évènement, une relation particulière à l'espace et au temps

Les événements peuvent être définis comme des actions collectives localisées et éphémères, transformant l'espace dans un temps limité (soirée, semaine, mois, année). La ville connaît, depuis les années 80, une croissance exponentielle en événements en tout genre. Si pendant longtemps ils étaient centrés sur des thématiques agricoles ou religieuses, ils sont maintenant de moins en moins nombreux, alors que d'autres, axés sur l'art, la culture, et la fête, se sont démultipliés. La fête, qui était jusqu'alors un marqueur temporel important de par sa rareté, lors de célébrations des saints patrons, ou de la moisson, est devenue presque quotidienne (Garat 2005). Mais certains événements continuent, à leur manière, à rythmer notre calendrier : c'est par exemple le cas des événements qui se répètent chaque année, comme le festival de théâtre d'Avignon, le Festival de Cannes (cinéma), la fête de la musique, Rock en Seine, We Love Green, etc., qui annoncent souvent le début des beaux jours et la période estivale, propice aux activités en plein air. D'autres événements ont quant à eux lieu de manière moins cycliques. C'est alors leur côté non reproductible qui pousse à la participation : l'expérience exclusive qu'ils proposent autant d'un point de vue spatial (cela ne se passe

nulle part ailleurs) que temporel (cela ne se reproduira pas) sert largement d'argument pour inciter les individus à y participer (Canova 2017).

L'espace alors transformé, crée une illusion de cohésion sociale, où le lieu est parfaitement façonné aux usages éphémères qu'il va héberger. Comme la scène d'un théâtre, le lieu se transforme en un décor neutre capable de se métamorphoser au gré du temps, et son appréciation ne dépend plus que de composantes architecturales et esthétiques. Il finit par être en arrière-plan, et les individus finissent par porter plus d'importance pour l'évènement, qu'ils accompagneront de lieu en lieu.

2.2 L'évènement queer inclusif, une hétérotopie éphémère et nomade

Mais ces évènements sont aussi et surtout des temps sociaux, qui encouragent la rencontre et les interactions et, de ce fait, renforcent le sentiment d'appartenance à un groupe. Ils réunissent des individus qui partagent des idéaux, des valeurs, ou juste des goûts culturels.

D'un point de vue spatial, ces événements offrent une expérience du lieu unique. En effet, contrairement aux espaces queers fixes, l'évènement queer sans lieu fixe transforme un espace, qui en temps normal n'est pas forcément queer-friendly et sécurisant, en un lieu où l'on s'y sent bien, le temps d'une soirée. En ce sens, l'hétérotopie devient hétérochronie: l'espace est transformé en contre-espace ponctuellement, dans un laps de temps limité, encadré. La singularité de cette hétérotopie éphémère est qu'elle transforme un espace déjà hétérotopique⁴⁰ en une nouvelle utopie réelle localisée, pour une clientèle queer cette fois.

Dans le contexte d'une hétéronormativité et d'une homonormativité omniprésente dans les espaces existants et d'une absence de lieux inclusifs, les populations queers n'ont d'autres choix que de créer l'illusion d'un tel lieu, qui n'est rendu possible que dans un cadre spatial et temporel limité. L'existence de tels évènements sera souvent propagée de bouche à oreille, ou sur certains réseaux sociaux, garantissant une visibilité au sein de la communauté queer tout en bénéficiant parfois d'une discrétion auprès des populations non queers.

⁴⁰ L'hétérotopie du bar ou du club d'habitude fréquenté par une clientèle hétérosexuelle

2.3 Des évènements en réponse à l'homonormativité blanche des espaces queers parisiens

Cette sous-partie, principalement basée sur des entretiens, prend comme exemple la Pride de Banlieue, la Queer Week, la Parkingstone et la Créole pour mettre en avant l'idée que les populations queers sont constamment amenées à redéfinir et à remodeler les espaces en questionnant les rapports de domination multidimensionnels qui s'opèrent dans la société, mais également au sein de leur propre communauté.

- La *Queer Week*, un festival queer parisien

D'après mon entretien avec Adèle

Il s'agit d'un festival féministe queer dont le nom entier est «festival sur les genres, les corps et les sexualités» qui existe depuis maintenant 11 ans. Si à l'origine le festival a été créé par des étudiants de Science Po, il est depuis deux ans complètement indépendant. L'équipe est composée d'une quinzaine de personnes qui se renouvellent un peu chaque année, et qui organisent pendant une semaine une quarantaine d'évènements, et de plus en plus tout au long de l'année. À sa création, il s'agissait d'un festival centré sur des thématiques gays, mais il a évolué depuis quelques années vers des thématiques de plus en plus lesbiennes, dans une démarche intersectionnelle: un tiers de l'équipe est transgenre, et un tiers est racisé.

Adèle s'y occupe de la coordination, de la programmation et de la communication. Elle explique que leur but est de moins en moins d'animer la communauté queer, mais plutôt de donner de la visibilité aux minorités discriminées et d'organiser des évènements dont l'objectif est d'éveiller les consciences et de sensibiliser les individus à des sujets souvent invisibles, en mettant en lumière des personnes très peu représentées dans la société et même au sein de la communauté queer. Entre autres, elle organise des groupes de parole pour les travailleuses du sexe, ou sur la transphobie spécifique aux femmes transgenres et aux hommes transgenres : « Pour nous être programmeur ce n'est pas se mettre en avant soi-même, mais plutôt se mettre au service d'autres moins représentés ». Grossophobie, transphobie, TDSphobie, validisme, âgisme, racisme, homophobie et classisme, autant de sujets traités à travers des discussions, des témoignages, des *workshops* (ateliers), des projections, des *standups*, et de nombreuses

autres activités créatives. Ces événements, comme *Queer Palestinian* financé par l'Université Paris 8, ou *Queer for Kids*, où des *drag-queens* lisent des contes pour enfants à la bibliothèque Louise Michel, ont beaucoup de succès.

- *La Pride de Banlieue*, une alternative à la Gay Pride en Seine Saint-Denis

D'après mon entretien avec Youssef

Lors de son arrivée à Paris 8, Youssef y a rencontré le fondateur de l'association qui s'occupe d'organiser la pride de Banlieue, et a instantanément été intéressée pour y participer, car l'évènement semblait se différencier des dynamiques de la plupart des autres événements queers. Elle y a donc travaillé autour de l'organisation et de la communication.

La *pride* de banlieue existe depuis l'année dernière. Elle s'inscrit dans une démarche plus intersectionnelle et moins universaliste que la *gay pride* parisienne. En effet, la *gay pride* parisienne est souvent critiquée car elle ne donne pas assez de visibilité aux personnes racisées, et aux autres formes de discrimination que les personnes queers peuvent subir. L'évènement souhaite mettre en avant l'expérience des personnes queers de banlieue, territoire avec des dynamiques socioculturelles, politiques et économiques spécifiques. De plus, l'expérience du genre et de l'orientation sexuelle n'est pas forcément la même pour une personne racisée, handicapée, ou faisant partie d'une communauté religieuse discriminée. Il s'agit ici de reléguer au premier plan une expérience queer souvent mise de côté.

Mais il s'agit aussi de mettre en avant les rapports de classes et les discriminations économiques. Si les personnes queers ont plus de chance d'être précaires que les personnes hétérosexuelles, cette situation est d'autant plus marquée dans les banlieues, et en particulier en Seine Saint-Denis, l'un des départements du Grand Paris les plus frappé par la pauvreté et le chômage⁴¹. La *pride* de Banlieue se veut ainsi être un espace alternatif militant pour tous les oubliés de l'activisme parisien: « On essaye de faire en sorte que ce soit la *pride* des crasseux et des crasseuses, ceux qui galèrent vraiment dans la souille, dans l'indifférence la plus totale et qui n'en peuvent plus ». La question des violences policières, pour les personnes racisées et/ou transgenres, est un exemple des sujets qui y sont traités, contrairement à certaines associations LGBT comme SOS Homophobie qui n'y voit aucun rapport.

⁴¹ D'après l'INSEE, en 2017 « en Seine-Saint-Denis, près de trois habitants sur dix sont pauvres. Ce département est celui où le taux de pauvreté est le plus élevé de la région, mais également de France métropolitaine. »

Au-delà de cette volonté d'une plus grande inclusivité et visibilité, Youssef m'expliquait qu'il s'agissait également de contrer l'imaginaire collectif, souvent relayé par les médias, qui présentent les banlieues comme un territoire hostile pour les personnes queers. Si les agressions sont bien réelles, elles font souvent l'objet d'une surmédiation qui contribue à la diffusion de narratives négatives des banlieues, et à les stigmatiser, en renforçant les discours homonationalistes⁴² et islamophobes⁴³. L'organisation de l'évènement, suivie par une caméra, a donné lieu à un film sorti en salles au mois d'Octobre dernier: « La première marche ».

• *La Parkingstone*

La parkingstone est une soirée parisienne qui existe depuis 2015. Elle met en lumière des artistes internationaux de la scène électronique *underground*⁴⁴ issus de minorités (personnes racisées/queers), en mettant l'accent sur les personnes transgenres. Favorisant l'hybridation des pratiques artistiques, l'évènement est avant tout un espace d'expression artistique, entre une scénographie faite par un artiste différent pour chaque édition, et des lives et des performances d'artistes explorant toujours de nouveaux genres.

Dans une vidéoconférence organisée par l'association Technopol intitulée «Danser Demain»⁴⁵, Simone Thibeault, sa fondatrice, explique vouloir proposer l'expérience d'un espace véritablement inclusif tout en garantissant une offre culturelle engagée et de qualité. Pour elle, le mot queer a été utilisé comme un label attractif pour beaucoup d'évènements qui s'avéraient finalement en grand manque d'inclusivité. En tant que femme transgenre, Simone met ainsi sa propre expérience des rapports de domination et d'oppression dans les espaces queers homonormatifs pour créer, le temps d'une soirée,

⁴² L'homonationalisme est un concept créé par la théoricienne Jasbir Puar qui critique la position ethnocentrique des pays occidentaux qui se présentent comme les inventeurs du progressisme sexuel et décrivent les autres nations comme profondément homophobes. Il devient un appareil d'essentialisation qui perpétue la diffusion d'une image des cultures orientales comme étant barbares, sauvages, et violentes. L'homonationalisme trouve également sa place dans le discours tenu sur certains territoires au sein-même des pays occidentaux, comme les banlieues où une plus grande proportion des habitants sont racisés / issus de l'immigration. Les discours homonationalistes diffusent l'idée que l'occident détient le monopole de la tolérance envers les personnes queers, et effacent par la même occasion la cohabitation millénaire et souvent pacifique des personnes queers aux quatre coins du monde. Ces discours, parfois qualifiés « d'imperialisme gay », visent également à imposer (à travers le soft-power par exemple ; c'est-à-dire l'influence culturelle), une vision du genre et de l'orientation sexuelle purement occidentale, à des cultures qui en avaient une conception différente.

⁴³ Rejet, stigmatisation et discrimination des personnes de confession musulmane.

⁴⁴ Littéralement « Sous-terre » en anglais, *underground* est employé comme adjectif pour désigner toute production culturelle à contre-courant, en marge des médias de masse et du grand public.

⁴⁵ Où des acteurs de la nuit sont invités à imaginer et repenser le monde de la fête après la crise du Covid-19

un lieu où tous les corps sont libres de se mélanger, sans exclusion. Afin de pousser encore davantage le soutien aux personnes transgenres, Simone a créé Club Visage, une soirée d'aide pour les personnes trans qui ont besoin d'opérations de chirurgie plastique qu'elles ne peuvent pas se permettre de payer. Le concept est simple, les artistes acceptent de jouer gratuitement, et tous les fonds récoltés sont par la suite donnés à une personne transgenre pour financer ses soins et opérations. Consciente de la précarité de ses artistes et de son public, Simone se bat pour garantir des salaires honnêtes et un prix à l'entrée accessible pour tous, rendant souvent la balance des soirées déficitaire, à sa propre responsabilité. N'ayant pas de lieux attitrés, la Parkingstone se passe souvent au Chinois, à Montreuil, ou encore au Trabendo, dans le 19^e arrondissement.

• *La créole*

La créole est un collectif qui, comme son nom l'indique, met en avant le rayonnement culturel des cultures caribéennes. Partant du constat que d'un côté les soirées qui passaient de la musique issue des mondes afros, latinos et caribéens en France étaient très hétéronormatives, et que de l'autre les soirées queers passaient peu de genres musicaux non occidentaux, le collectif a fait le pari de rassembler les deux, en créant un événement qui célèbre la diversité, et offre un espace plus sécurisant pour les personnes queers racisées.

La créole est une soirée inclusive qui prône le mélange des genres dans tous les sens du terme. Sur notre *dancefloor* se réunissent des communautés qui habituellement ne se côtoient pas forcément. Jusqu'ici il n'y avait effectivement pas de soirées de ce type à Paris. Nous sommes engagés dans ce que nous faisons, et faire la fête est aussi un moyen de militer.⁴⁶

Ces événements montrent une prise de conscience de l'exclusion de certaines identités au sein même de la communauté queer, se voulant pourtant inclusive. L'événement n'est plus juste un moment de fête, il est en soi une réaction politique à l'absence de représentation de certaines identités, et se bat non seulement pour leur offrir un espace sécurisant, mais également pour mettre en avant leur combat, souvent laissé en arrière-plan. D'autres collectifs Parisiens comme *filles de blédards* ou *chkounisit* partagent également cet objectif en organisant soirées et conférences et en adoptant une analyse intersectionnelle des rapports de domination de genre, de race, et de classe.

⁴⁶ Extrait de l'interview du fondateur du collectif par Antoine Leclerc-Mougne pour le magazine Antidote en 2019

3. Le nomadisme des événements queers, une contrainte marginalisante

Si le nomadisme peut participer à accroître la visibilité des personnes queers en dehors du marais⁴⁷, il présente sur le long terme un risque de marginalisation. En effet, cette recherche constante de nouveaux lieux tend à complexifier l'organisation des événements. C'est pour les organisateurs un vrai casse-tête, qui doivent souvent s'excentrer afin de trouver des lieux disponibles et moins chers à occuper. De plus, en l'absence de lieu fixe, l'événement est moins accessible : il faut constamment se tenir informé des nouvelles dates et des nouvelles localisations, puisque souvent, ces événements queers inclusifs ne sont pas en mesure de se produire de manière régulière, dans l'espace ou dans le temps. Cette irrégularité spatiale et temporelle s'explique en grande partie pour des raisons économiques. En effet, les lieux utilisés captent une partie des bénéfices soit en un montant fixe, soit en un pourcentage des entrées ou avec les rémunérations liées à la vente de boissons, ce qui ajoute des pertes non négligeables lorsque l'événement est organisé par et pour des personnes déjà précaires et ne bénéficiant d'aucune aide financière. En se déplaçant de lieu en lieu, il est également plus difficile de garantir un *safe space*⁴⁸. Pour Dourane, un des organisateurs de la *chkounisit*, un espace sécurisant passe avant tout par les personnes qui l'occupent. Or, lorsqu'un événement change constamment de lieux, les organisateurs doivent faire face à une équipe (bar, vestiaire, personnel de sécurité) toujours différente et sur lequel ils n'ont aucun contrôle. Il est donc difficile de s'assurer qu'ils soient respectueux des transidentités par exemple. De plus, ces lieux non queers ont déjà une clientèle habituelle qui peut ne pas être queer-friendly.

L'organisation d'événements queers est donc une lutte constante qui perpétue à travers l'absence d'espaces fixes et la rareté des aides culturelles une population en situation précaire. Ils constituent pourtant une importante source de socialisation pour ces individus, en offrant des espaces réellement sécurisants. Plus que de simples espaces de fêtes et de rencontre, ils sont les seuls espaces qui offrent une nouvelle narration pour les individus à l'intersection de plusieurs identités opprimées.

⁴⁷ La Marais, en territorialisant une ou plusieurs identités sexuelles, participe à une hyper visibilité localisée, en accueillant de nombreux bars, commerces, saunas, mais de ce fait à une invisibilité dans le reste de la ville. Le nomadisme des événements queers vient alors renforcer la visibilité des personnes queers dans des quartiers plus excentrés, moins gentrifiés.

⁴⁸ Espace dans lequel un individu souvent marginalisé sent qu'il ne s'expose à aucune possibilité de violence psychologique (discrimination, harcèlement) ou physique.

CONCLUSION

La ville, espace social avant toute chose, reflète l'histoire parfois douloureuse des individus qui l'ont construite. Marquée par des luttes et des oppressions, l'histoire continue de diffuser dans un cadre urbain des normes héritées du passé et dont la déconstruction est complexe, tant elles sont ancrées dans une psyché collective. Ces normes, outil de contrôle social formel ou informel, chamboulent l'expérience de la ville et des populations qui en sont exclues.

Considérées déviantes, elles n'ont d'autres choix que de se créer des ressources spatiales accueillantes, qui performent l'illusion d'une nouvelle norme qu'ils incarnent. Pour une fois, leur identité n'est plus périphérique et isolée, mais partagée avec de nombreux autres individus, dans un espace où elle devient centrale. Cet espace se construit ainsi en opposition à un autre, et devient une utopie localisée et parfois éphémère. Mais en s'émancipant d'un cadre normatif, les populations souvent de manière inconsciente, peuvent finir par le reproduire. C'est, nous l'avons vu, le cas des espaces gays et lesbiens homonormatifs comme les bars et les clubs, ou encore les applications de rencontre et lieux de *cruising*, qui en combattant l'hétéronormativité finissent par exclure d'autres identités, comme les personnes transgenres et/ou racisées.

En opposition à ces espaces, d'autres populations queers en imaginent de nouveaux, plus inclusifs, dans une analyse intersectionnelle consciente ou inconsciente des oppressions. Il est facilement envisageable que de nouvelles populations finissent par en créer encore d'autres, en opposition aux derniers. Mais au-delà d'une simple rébellion générationnelle, il s'agit davantage d'un témoignage du besoin d'un espace pluri-identitaire qui n'est pas propre seulement aux populations queers, mais de manière plus générale, à toutes les populations marginalisées.

Les rapports de dominations en ville sont de nos jours sur toutes les bouches, comme le montrent les mouvements de contestation contre les violences policières et le racisme d'État. Mais si ce racisme systémique se ressent à l'échelle de la ville, à travers la ségrégation spatiale par exemple, il en est de même pour toutes les autres formes d'oppressions, qui se juxtaposent les unes aux autres. Il est donc nécessaire de les combattre toutes, ensemble. Ce combat nécessite une constante remise en question individuelle et collective, et un questionnement permanent des espaces et de leur narration : des institutions étatiques aux toilettes publiques, comme le disait Foucault, aucun espace n'est neutre. L'analyse de la relation entre espaces et normes nous invite à concevoir ces deux entités en constante mutation et conversation : l'espace renforce les

normes sociales existantes, et ces dernières façonnent l'espace. Cette relation mutuelle devient alors rassurante : nous avons la possibilité, à travers la manière dont nous planifions, aménageons, organisons l'espace, de déconstruire collectivement les concepts normatifs qui nous rongent de l'intérieur.

Si la ville raconte l'histoire de notre passé, elle peut également participer à raconter un futur souhaité, inclusif, résilient, durable, où tout le monde aurait la possibilité de jouir du meilleur qu'elle a à offrir.

GLOSSAIRE

Âgisme: Rejet et discrimination des personnes en fonction de leur âge.

Butch: Femme lesbienne dont l'expression de genre est plutôt masculine.

Cisgenre: Contraire de transgenre. Individu dont l'identité sexuelle psychique correspond à l'identité sexuelle biologique à la naissance.

Classisme: Discrimination fondée sur l'appartenance à une classe sociale qui s'exprime souvent par une situation économique.

Drag queen: Une personne (souvent de genre masculin) qui performe un archétype de la féminité le temps d'un jeu de rôle.

Fétichisme racial: Fait de fétichiser sexuellement une personne ou une culture appartenant à une race ou à un groupe ethnique spécifique. Homi K. Bhabha explique, dans son article "The Other Question: Difference, Discrimination and the Discourses of Colonialism" sorti en Juin 1983, le fétichisme racial comme étant une version des stéréotypes racistes, qui est tissée dans le discours colonial et basé sur des croyances multiples. Il définit le discours colonial comme celui qui active la "reconnaissance et le désaveu simultanés des différences raciales / culturelles / historiques" et dont le but est de définir les colonisés comme "autres", mais aussi comme des stéréotypes fixes et connaissables.

Genre : Le genre est une construction sociale qui divise l'humanité en différentes catégories et attribue des rôles, des tâches, et des caractéristiques différenciées à chaque catégorie, sans fondement biologique explicatif. Le genre n'étant pas déterminé mais construit, il est plus fluide que le sexe, qui repose encore sur un fondement biologique bicatégorique (homme-femme) discutable.

Grossophobie: Stigmatisation et discrimination des personnes grosses, en surpoids ou obèses.

Homonationalisme: L'homonationalisme est un concept créé par la théoricienne Jasbir Puar qui critique la position ethnocentrique des pays occidentaux qui se présentent comme les inventeurs du progressisme sexuel et décrivent les autres nations comme profondément homophobes.

Intersectionnalité: Concept utilisé pour comprendre l'interconnexion et la juxtaposition des formes d'oppression. Le terme est né en 1989 dans un article pour le Forum juridique de l'Université de Chicago intitulé « Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire de la doctrine de l'anti-discrimination, de la théorie féministe et de la politique anti-raciale », écrit par l'afroféministe Kimberlé Williams Crenshaw.

Islamophobie: Rejet, stigmatisation et discrimination des personnes de confession musulmane.

Misogynie: Mépris voir haine envers les femmes

Non-mixité choisie: La non-mixité choisie est l'organisation d'un espace par et pour un groupe de personnes discriminées et/ou issues d'une minorité. Cette non-mixité permet de garantir un espace sécurisant, pour libérer la parole et permettre aux individus de s'émanciper de certaines formes d'oppressions qui existent en société.

Passing: On utilisera le terme straight passing, ou cis passing, pour parler d'un individu qui passe aux yeux des autres pour un hétérosexuel ou une personne cisgenre.

Placard: Le placard est un espace conceptuel qui symbolise l'espace où l'on se situe lorsqu'une partie de notre identité de genre ou

d'orientation sexuelle est cachée volontairement aux autres.

Putophobia: *le rejet et les discriminations associées aux travailleuses/travailleurs du sexe.*

Queer: *le terme queer est une insulte nord-américaine utilisée au cours du XXe siècle pour désigner comme étranges, bizarres, de travers, tous les individus non hétérosexuels et en particulier les hommes gays - les opposant ainsi au terme straight associé aux individus hétérosexuels - il deviendra par la suite un symbole de la lutte des communautés sexuelles déviantes qui se le ré-approprièrent.*

Serophobia: *Rejet et discrimination des personnes séropositives*

Sexisme: *Ensemble des discriminations et préjugés reposant sur le genre d'une personne.*

TDSphobie: *le rejet et les discriminations associées aux travailleuses/travailleurs du sexe.*

Transgenre: *Personnes dont l'identité sexuelle psychique ne correspond pas à l'identité sexuelle biologique à la naissance.*

Transmisogynie: *Terme créé par Julia Serano dans son livre Whipping Girl qui vise à mettre en lumière la discrimination spécifique aux femmes trans, à l'intersection entre transphobie et misogynie.*

Validisme: *Discrimination à l'égard des individus en situation de handicap.*

BIBLIOGRAPHIE

Alessandrin, A. (2016). La transphobie en France : Insuffisance du droit et expériences de discrimination. *Cahiers du Genre*, 60(1), 193212.

Banos, V. (2009). Réflexion autour de la dimension spatiale des processus normatifs, *Géographie et cultures*, 72. 80-98.

Bardou, F. (2018, 17 juillet). Les condamnés pour homosexualité, une réalité exhumée. *Libération.fr*. Consulté à l'adresse <https://www.liberation.fr>

Becker, H. S., & Chapoulie, J.-M. (1985). Le double sens de « outsider ». In J.-P. Briand (Trad.), *Outsiders*. Paris: Editions Métailié. p. 2542

Bhabha, H.K. (2004). The location of culture. The Other Question: Difference, Discrimination, and the Discourse of Colonialism. Londres: Routledge.

Blidon, M. (2008). Jalons pour une géographie des homosexualités. *L'Espace géographique*, tome 37(2), 175-189.

Boëtsch, G., & Blanchard, P. (2011). Chapitre 4. La Vénus hottentote ou la naissance d'un « phénomène ». In *Zoos humains et exhibitions coloniales: Vol. 2e éd.* La Découverte; p. 95105

Bullock, D. (2004). Lesbian Cruising : An Examination of the Concept and Methods. *Journal of Homosexuality*, 47(2), p. 131.

Butler, J. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'américain par C. Kraus. Paris: La Découverte. p. 284.

Canova, N. (2017). Inscrire l'événement dans l'espace et le temps. *L'Observatoire*, 50(2), p. 5153.

Cattan, N., & Clerval, A. (s. d.). *Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris*. p.19.

Condon, S., Lieber, M., & Maillochon, F. (2005). Insécurité dans les espaces publics : Comprendre les peurs féminines. *Revue française de sociologie*, 46(2), 265294.

Crenshaw, K. W. (2005). Cartographies des marges : Intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Cahiers du Genre*, 39(2), 5182.

DiAngelo, R. (2018). White fragility: Why it's so hard for white people to talk about racism. Beacon Press.

Foucault, M. (1994) Dits et écrits 1954-1988. Tome II: 1976-1979. Paris: Gallimard. p. 180.

Foucault, M. (1999). *Les anormaux. Cours au Collège de France, 1974-1975*. Paris: Gallimard. p. 46.

Foucault, M. (2019). *Le Corps utopique, Les Hétérotopies*. Paris: Nouvelles Editions Lignes.

Homans, G. (1974) *Social Behavior: its Elementary Forms*. New York : Harcourt.

Institut d'Aménagement et d'Urbanisme Île de France. (2012). L'expérience au féminin de l'insécurité dans l'espace public (Note Rapide N. 608). Consulté à https://www.institutparisregion.fr/fileadmin/NewEtudes/Etude_962/nr_608_web.pdf

Kosofsky Sedgwick, E. (2008). *Epistémologie du placard*. Amsterdam: Amsterdam Eds.

Leroy, S. (2005). Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité. *Annales de géographie*, 646(6), 579.

Lussaut, M. (2003). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin.

Lynch, K. (1998). *L'image de la cité*. Paris: Dunod.

Macary-Garipuy, P. (2006). Le mouvement « queer » : des sexualités mutantes? *Psychanalyse*, n° 7(3), 43-52.

Maruéjols, E. Raibaud, Y. (2012). Filles/garçons: l'offre de loisirs : asymétrie des sexes, décrochage des filles et renforcement des stéréotypes. *Ville école intégration*. p. 86-91.

Mora, S. (2019, 1 octobre). Toulouse : « pas assez efféminé », sa première plainte pour agression homophobe n'est pas qualifiée comme il le souhaite. *France Bleu*. Consulté à l'adresse <https://www.francebleu.fr>

Perreau, B. (2018). Chapitre 2—Pratique de la théorie. In *Qui a peur de la théorie queer ?* Paris : Presses de Sciences Po. p. 109164.

Prieur, C. (s. d.). *Stratégies spatiales de résistance*. 24.

Puar, J. K. (2013). Homonationalisme et biopolitique. *Cahiers du Genre*, 54(1), 151185.

Rebucini, G. (2013). Homonationalisme et impérialisme sexuel : Politiques néolibérales de l'hégémonie. *Raisons politiques*, 49(1), 75.

Redoutey, E. (2008). Dragage et cruising : Géométaphores d'un mouvement exploratoire. *EchoGéo*, 5.

Renault, M. (2013). Amour de la race ou amour au-delà des races ? Frantz Fanon, lecteur de René Maran. *Présence Africaine*, 187188(12), 231244.

Retter, Y. (1997). Lesbian spaces in Los Angeles, 1970-1990, dans *Queer in space: Communities, Public Places, Sites of Resistance*, édité par Gordon Brent Ingram, Anne-Marie Bouthillette and Yolanda Retter. Seattle: Bay Press. 325-337

Riutort, P. (2013). Contrôle social, normes et déviance. Respecter ou enfreindre la règle ? In *Premières leçons de sociologie*). Paris : Presses Universitaires de France. p. 7588

Rivière, C. A., Licoppe, C., & Morel, J. (2015). La drague gay sur l'application mobile Grindr : Déterritorialisation des lieux de rencontres et privatisation des pratiques sexuelles. *Réseaux*, n° 189(1), 153.

Rudder, V. D. (1998). Identité, origine et étiquetage : De l'ethnique au racial, savamment cultivés.... *Journal des anthropologues*, 7273, 3147.

Seal, M. (2019). The Interruption of Heteronormativity in Higher Education: Critical Queer Pedagogies. Birmingham: Palgrave Macmillan. p. 228

SMITH, N. (2003) *La gentrification généralisée : d'une anomalie locale à la régénération urbaine comme stratégie urbaines globale*, dans Bidou-Zachariasen, C. Paris: Descartes & Cie

Stacey, J. (2012). *Unhitched: Love, Marriage, and Family Values from West Hollywood to Western China*. New-York: New York University Press.

Stébé, J.-M., & Marchal, H. (2007). *Appréhender, penser et définir la ville* (Vol. 13790, p. 316). Paris : Presses Universitaires de France.

ANNEXES : RETRANSCRIPTION DES INTERVIEWS

INTERVIEW D'ADÈLE

Avril 2020

Quelle est ton expérience de l'espace public en règle générale ? Comment est-ce que tu vis Paris aujourd'hui ?

De mieux en mieux. Même si je ne me sens pas vraiment sûre. Je me sens empêchée la plupart du temps. Je suis plutôt à l'aise quand je suis toute seule, mais bizarrement pas trop quand je suis avec d'autres personnes queers, car je suis du coup visibilisée en tant que personne queer. Les gens ne comprennent pas que je suis queer en règle générale quand je suis toute seule, parce que je suis plutôt invisible, ce qui n'est pas le cas quand je suis avec une amoureuse / un amoureux. Par rapport à l'espace public en règle générale, j'ai une sensation d'évitement, de passer de pièce en pièce, d'appartement en appartement, de lieu en lieu. Dans la rue, ça va un peu mieux avec l'âge, récemment j'arrivais à me poser sur un banc, mais avant ce n'était pas concevable. Je ne pouvais pas m'arrêter 30 secondes, j'avais l'impression qu'on allait m'emmerder. Maintenant, j'apprends un peu à trainer, même si ça reste très rapide. Disons que je conçois cet espace comme un lieu de transit, pour me rendre à un endroit.

Donc c'est vraiment le sentiment d'insécurité qui prend le dessus ?

Un peu ouais. Je pense que je ne serais jamais à l'aise, que je ne pourrais jamais marcher toute seule pour rentrer chez moi.

Et ce sentiment d'insécurité tu l'identifies à quoi ? Est-ce que c'est le fait d'être femme, est-ce que c'est le fait d'être queer ?

À cause de la façon dont on perçoit mon genre je ne suis pas trop exposée au harcèlement de rue, mais je suis exposée à du harcèlement de rue trans on va dire. Les gens ne savent pas, donc pour moi il y a un risque quand je me retrouve seule : soit la personne pense que je suis un mec et ça passe, soit la personne a un doute et la ça devient vite lourd et dangereux. Donc il y a ce truc assez particulier où tu ne sais pas de quel côté tu vas tomber. Parfois ça m'arrive même de performer la masculinité pour me sortir de situations que je ne sens pas. Là où je me sens vraiment menacée, c'est quand je suis avec une amoureuse. On est tout de suite perçues comme deux personnes queers, soit comme deux gouines soit comme deux pédés, mais jamais comme deux hétéros (rire).

Et ton insécurité est-elle spécifiquement liée à la rue ou s'étend-elle à d'autres espaces publics tels que piscines, parcs, etc. ?

Je préfère les éviter. Les équipements urbains sportifs ça c'est un non catégorique. Les parcs jamais non plus. Tout ce qui est grands espaces, centres commerciaux, etc. je n'y vais jamais non plus. Cinéma ça va, mais ça dépend de la taille. Donc les petits espaces confinés ça va. Pendant longtemps j'étais parano et je repérais le nombre de sorties dans les espaces publics, je n'étais pas à l'aise quand c'était trop ouvert.

Et au niveau des musées ?

Là ça va. Je ne me suis jamais trop empêchée d'y aller. Je pense que le fait que ce soit payant c'est un pré-filtre qui protège un petit peu. Par contre le parvis du Centre Pompidou il m'a fallu beaucoup de temps pour pouvoir le traverser. Tu es exposée à la vue de tout le monde, et il y a énormément de passages. Il y a tellement de trafic que je ne suis pas à l'aise, je ne sais pas où regarder et j'ai toujours l'impression que quelqu'un va venir par derrière.

Et comment ça se passe lors de contrôles d'identité, que ce soit dans le métro, avec les forces de l'ordre, ou même les agents d'accueil ?

J'ai la chance d'être blanche donc je ne suis presque jamais contrôlée par la police. Après sur mes papiers je suis en cours de régularisation, donc effectivement c'est un peu tendu parfois. Pour la Carte Navigo ça passe, mais il faut que je surjoue une forme de masculinité. J'ai souvent une casquette dans ma poche quand je pense que j'ai des chances de me faire contrôler. C'est tout bête, mais ça suffit à casser les signes. Je decode mon apparence.

Donc les forces de l'ordre tu les perçois plus comme une menace que comme une protection ?

Oui oui bien sûr. Hormis ma situation administrative, je ne peux pas porter plainte.

Tu as déjà eu des contacts avec la police qui t'ont marqué ?

Non, jamais. Enfin si là récemment j'ai dû aller au commissariat pour une histoire d'assurance, car je m'étais fait voler mon sac. Il s'avère que dans mon sac il y avait mes hormones. Et je sais plus pourquoi je l'ai dit. Et pendant 20 minutes la meuf m'a posé des questions aberrantes sur mes parties génitales et sur un documentaire qu'elle avait vu sur France 2. Et ce n'est pas grave, c'est une interaction normale de quelqu'un qui rencontre une personne trans pour la première fois dans la vraie vie, mais c'est juste hyper déshumanisant. Tu as l'impression de ne plus être humain et d'être un corps subalterne, un sujet de curiosité. Sur le reste par contre je suis entourée d'histoires dures. Et puis j'ai aussi grandi avec des histoires de personnes trans qui me racontaient avoir passé 48 heures en garde à vue. L'expérience de la prison pour les personnes trans c'est juste horrible. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je fais des changements de papiers... Si moi aujourd'hui je suis foutue en taule alors que je suis trans et qu'il y a encore marqué « M » sur ma carte

d'identité, je suis dans une merde, c'est horrible quoi. Donc je ne peux pas percevoir la police comme un endroit hospitalier.

Et par rapport aux toilettes publiques, est-ce que tu as déjà eu des problèmes ?

Ouais pas mal, notamment dans certains clubs. C'est assez systématique. Le premier évènement très désagréable auquel je pense c'était il y a un an et demi en Suisse, une meuf m'a dit « mais tu n'es pas une meuf, attends on va enlever ton pantalon pour voir », elle me poussait et me bloquait la porte. Et c'était dans des toilettes pour femmes. Donc je pense que d'avoir des toilettes neutres se serait une solution, on est plus invisible, et on ne s'expose pas à une police du genre.

Et du coup dans le métro est-ce que tu partages ton ressenti du reste de l'espace public ?

J'ai appris à interagir comme une meuf avec le métro. J'ai appris qu'il y avait des codes. Tu ne vas pas au fond du carré tu vas à l'extérieur du carré, toujours, près du passage de la sortie. Tu restes debout, ou t'évites les coins où tu pourrais te faire bloquer.

Si je te parle de ville inclusive, tu penses à quoi ?

À révolution (rire). Pour moi rendre une ville inclusive ça passe déjà par qui assure la sécurité de la ville. Je me souviens il y a quelques années on organisait une Flash Cocotte aux Nuits Fauves, et les personnes queers se sont faites agressées par les agents de sécurité. Avec la Ville de Paris c'est un peu le même problème. Aujourd'hui je ne me sens vraiment pas en confiance avec les forces de l'ordre. C'est les premiers racistes, homophobes, transphobes, putophobes donc je ne peux pas me sentir rassurée par leur présence. On peut imaginer autant d'équipements urbains qu'il faut, si tu n'as pas la sensation de pouvoir aller au commissariat pour porter plainte en étant prise au sérieux, ça ne sert à rien...

Là on a parlé des lieux où tu ne te sens pas à l'aise, mais les lieux que tu aimes fréquenter, quels sont-ils ?

Je fréquente pas mal le milieu queer féministe lesbien, donc la mutinerie principalement. Sinon à côté de ça, je fais partie de deux associations qui organisent des évènements, la première c'est la Queer Week, et la deuxième c'est Drama, une sex party en non-mixité queer. Donc à cause de ça, je me sens plutôt à l'aise dans les espaces de clubs et de bars, vu qu'on y organise pas mal de trucs. Des endroits comme la Parole Errante à Montreuil, le bonjour madame dans le 11e, la Constellation, et donc je découvre de plus en plus des lieux où je me sens bien. Après il y a parfois de mauvaises découvertes, mais globalement c'est plutôt chouette. Et en matière de club, les Petits Bains ça va, la Java bizarrement aussi. Il y a une telle ventilation des individus en club que je m'y sens mieux que dans la rue. Et après d'autres lieux, mais de manière plus ponctuelle.

Est-ce que tu peux me parler un peu plus de la Queer Week ?

C'est un festival féministe queer, le nom entier c'est 'festival sur les genres, les corps et les sexualités'. Ça existe depuis 11 ans, et à la base ça avait été créé à Science Po, mais c'est complètement indépendant depuis 2 ans maintenant. C'est une équipe d'une quinzaine de personnes qui se renouvelle un peu chaque année, et qui organise pendant une semaine une quarantaine d'évènements, et de plus en plus tout au long de l'année des autres trucs. Avant c'était un festival principalement pédé, et on l'a complètement « gouinifié » il y a 2 ou 3 ans. Un tiers de notre staff est trans, un tiers est racisé, et on tend un peu plus à se radicaliser. Moi j'y fais un peu de coordination, de programmation et de communication, donc pas mal de trucs. Notre but c'est de moins en moins d'animer la communauté queer, mais surtout de proposer des choses qui n'ont pas été proposées avant. Du coup on fait pas mal de trucs intéressants, cette année on fait beaucoup de groupes de paroles, moi j'en organise beaucoup pour les putes, au moins trois. J'organise des groupes de parole sur la transphobie spécifique aux meufs trans, spécifiques aux mecs trans, des trucs comme ça. Et ce qui m'intéresse c'est d'organiser des évènements qui mettent en lumière des personnes traditionnellement très peu représentées. Pour nous, être programmeur c'est pas se mettre en avant soi-même, mais plutôt te mettre au service d'autres moins représentés. C'est des grands moments de convivialité et de fête, on a environ 4000-5000 personnes chaque année. C'est un bon moyen de se rencontrer entre nous.

Et la Drama ?

C'était une soirée qui faisait partie de la Queer Week, mais qui est maintenant complètement indépendante. C'est une sex party, donc une soirée de type un peu club, ou tu peux niquer librement. C'est en non-mixité choisie, donc sans mecs cis pour le moment, même si on réfléchit pour leur ouvrir les portes de plus en plus, mais c'est compliqué. On en a organisé trois pour l'instant, et l'idée c'est de créer un environnement festif pour les corps qui ont généralement du mal à trouver leur place que ça soit dans les clubs libertins straight, mais aussi dans les backrooms des clubs gays.

Ces évènements se passent dans quels lieux principalement ?

La drama c'est vraiment galère, il fut un temps on travaillait avec des clubs libertins straights qu'on essayait de reprendre un peu sous notre aile. C'était rigolo parce que tout le monde s'en foutait, plus personne ne venait dans leurs espaces. Mais on a perdu cette relation, car c'est compliqué avec les lieux hétéros, ils ne te respectent pas, ne te prennent pas au sérieux, et te projettent pas mal de sexisme. Avec la Queer Week, on bosse surtout avec des gens queers. Bonjour Madame on fait 10 évènements chez eux, c'est un bar qui vient d'être ouvert par deux meufs. Mais avec la Queer Week c'est plus facile de trouver des lieux, car on existe depuis longtemps. Notamment Gaité Lyrique, on est sur le point de l'avoir pour l'année prochaine, ou encore le Cabaret Sauvage, la Marbrerie...

Et en termes de politiques culturels est-ce que vous bénéficiez d'aides ou de subventions ?

On refuse au sein du collectif de bénéficier de l'aide de la Mairie de Paris, une décision politique qui nous coute très cher. On est souvent dans la merde, car on organise plein de trucs en non-mixité, ce qui fait très peur aux politiques.

Pourquoi refusez-vous cette aide ?

On se souvient de cet énorme scandale, il y avait cette meuf racisée voilée qui voulait faire de la non-mixité et elle s'était fait démolir. Enfaite on a deux versions de subvention, une avec les évènements en non-mixité et une avec les évènements ouverts à tous. Donc on essaye de chopper un peu des thunes. Mais là nos sources de financement les plus solides c'est les universités, Paris 8 notamment, à condition qu'on organise des évènements chez eux, ce qui n'est pas forcément facile vu qu'ils n'ont pas des conditions de salles incroyables. Mais c'est quand même cool. Et sinon c'est du mécénat privé, de plus en plus. On a chopé notamment Sodexo, et c'est assez étonnant d'ailleurs, je ne pourrais pas expliquer pourquoi. Ça doit être un beau système vertueux de défiscalisation de dons. Mais heureusement qu'ils ne communiquent pas dessus, car on serait mort vis-à-vis de notre audience. Mais globalement on n'a pas de thunes, donc on accepte. La Mairie de Paris par contre on aurait vraiment eu du mal, surtout après la question des archives... Et puis c'est quand même elle qui gère la police... Sinon des fois on trouve des financements juste pour un évènement, comme Queer Palestinian, qui réunit des militants palestiniens queers, et ça finance du coup une grosse partie de nos autres projets, car Paris 8 a accepté de financer. On fait aussi Queers for kid, un truc pour les enfants, et cet argent sert un peu à tout le monde.

C'est quoi Queers for kid exactement ?

Alors c'est à la bibliothèque Louise Michelle, et c'est des drags qui lisent des contes pour enfants. Qui nous a valu un article particulièrement incendiaire du Figaro, d'ailleurs (rire).

Tu parlais de la question problématique des archives en lien avec la Mairie de Paris, est-ce que tu peux m'en dire un peu plus ?

C'est tout le travail fait par le collectif des archives LGBTQI+, où il y a entre autres Sam Bourcier. À la base c'est venu du mouvement queer, puis la Mairie a recréé une initiative un peu similaire notamment menée par Bertrand Delanoë, et ils ont complètement écrasé le projet initial, en voulant que les archives queers soient collectées de la même manière que les archives nationales en France. Donc uniquement disponible dans des collections séparées aux quatre coins de la France. Ça a engendré pas mal de tensions, alors qu'il y avait un centre qui était possible, mais la Mairie de Paris n'arrête pas de mettre des bâtons dans les roues. Et donc nous sur cette question on est vraiment prudent.e, car on adhère au collectif et on est contre cette tentative d'appropriation de la Mairie de Paris sur des archives qui ne lui appartiennent pas.

Est-ce que tu ressens une différence dans ton vécu ces dernières années ? Entre avant ton coming out trans et maintenant ?

Oui complètement. Après on a souvent l'impression que les personnes trans vivent un avant et un après. À l'époque où je n'étais pas out j'étais très mal à l'aise dans l'espace public, c'était très compliqué pour moi d'interagir avec des gens, j'étais extrêmement solitaire. Donc j'avais une perception différente des autres mecs cis. Mais il y a quand même quelque chose que je ne vis plus du tout, c'est l'ivresse du groupe de mecs cis. C'était fou parce que même à l'époque, je me souviens de ce sentiment d'être un mec ivre en groupe, et de pouvoir crier dans la rue, et de s'abandonner un moment dans l'espace public. Ces souvenirs de soirée, je ne me vois plus les vivre. Se balader, même pendant la fête de la musique, je ne l'ai jamais revécu. Le fait d'être à l'aise et d'être portée par un groupe... Même aujourd'hui quand je suis en groupe, je n'arrive pas à me sentir en sécurité, car j'ai toujours l'impression de devoir surveiller mes amis, de veiller à ce qu'ils ne se fassent pas emmerder. Je ne l'ai pas mal expérimenté, car je suis sortie pendant pas mal de temps avec quelqu'un qui faisait beaucoup de drag, et qui faisait notamment des ateliers de drag où tout le monde sortait d'un coup. Dans ces moments, tu es à la fois super fort, car tu es tout un groupe de queers ultras visibles, mais aussi super menacée, car si une seule personne s'échappe du groupe, elle risque de se faire emmerder. J'ai des souvenirs où quand je sortais avec mes potes bourrés, et qu'ils parlaient à tout le monde, je me sentais plutôt en sécurité, et c'était les autres en fait qui pouvaient se sentir menacés par nous. On ne se rendait pas compte de la pression que ça pouvait être pour une meuf de voir ce groupe d'hommes bourrés. Pour le coup la transition m'a appris à avoir des codes de finesse et par exemple si je vois une meuf qui marche toute seule devant moi le soir, je vais changer de trottoir ou ralentir mon pas pour être sûr qu'elle ne se sente pas menacée par moi (même si je suis tout sauf menaçante), car ça arrive de se sentir en insécurité sans que ce soit le cas. Donc il y a des moyens de faire attention quand tu es une personne seule, et androgyne comme moi. Il y a un autre truc qui a énormément changé aussi, c'est le fait de pouvoir embrasser la personne que j'avais envie d'embrasser. Maintenant je ne peux plus sans me faire emmerder. J'ai donc perdu ce privilège en devenant trans. Quand j'étais avec ma meuf à l'époque et que je me sentais dans une situation un peu dangereuse, genre avec un groupe de mecs un peu menaçant, j'ai le souvenir que rien que de montrer mon affection hétérosexuelle à ma copine me protégeait d'une certaine manière. Et maintenant c'est l'inverse... C'est assez douloureux à désapprendre. En règle générale je le sens comme un rétrécissement de l'espace, comme si avant je vivais dans un 30 m2 et maintenant dans un 10m2.

Et comment se passent tes rencontres amoureuses ? Passes-tu à travers des applications par exemple ?

Non pas vraiment, ça n'a jamais été trop mon truc. Je me trouve beaucoup plus séduisante dans la vie réelle. J'ai toujours rencontré les gens que je fréquentais dans la vraie vie, et notamment grâce à mon travail en asso. Je suis sortie avec beaucoup de gens avec qui je bossais, ou que je rencontrais à des festivals. Et ça me fait un peu chier de dire que je suis trans, de le marquer dans ma bio, je ne trouve pas ça agréable. J'ai aussi toujours dragué dans la vie réelle, car d'une certaine manière c'est dit, c'est clair. Je ne me cache pas trop,

donc c'est assez sincère. En plus je trouve ça assez difficile de calibrer ses recherches juste en fonction d'étiquettes « gouines », les applications sont assez mal foutues en règle générale.

Quand tu es dans un cadre pas forcément queer, si on te mégenre est-ce que c'est quelque chose que tu reprends ou est-ce que tu préfères le laisser passer pour ne pas ne mettre dans une situation gênante voir compliquée ?

Tous les mégenrages dans un cadre de service, je ne les corrige jamais. Le bonjour madame bonjour monsieur à la boulangerie je m'en fiche. Pareil avec les agents de sécurité, j'ai le moins possible envie de m'exposer à des gens comme ça. J'ai développé un truc qui me permet de gérer ma dysphorie c'est que quand on m'appelle monsieur je suis une butch réussie. Ça me protège. Par contre je suis out en tant que trans dans la totalité de mon milieu professionnel, donc je fais beaucoup de réunions avec des gens très différents, et du coup j'ai le droit à tout : des gens qui me prennent pour un mec, parfois à rien, parfois à des gens qui ne savent pas. Et là par contre je corrige, et parfois de manière un peu rude, parce que je trouve que c'est important, et il y a aussi la question du respect. Quelqu'un qui te mégenre en permanence c'est aussi quelqu'un qui se fou un peu de ta gueule. Donc je reprends automatiquement, même si des fois c'est un sujet de tensions. Surtout quand je bosse pour le journal L'Équipe, c'est que des mecs cis, et donc c'est pas facile, et parfois faut reprendre les chefs. Après je suis un peu consultante, je passe à travers une agence donc j'ai ce filtre qui me permet de choisir ce que je veux bien faire, ou ne plus faire si ça ne se passe pas bien.

Ton androgynie tu l'as vie comme une protection ? À quel moment peut-elle être positive entre guillemets, et handicapante ?

Déjà c'est une apparence qui me correspond mieux, donc ça protège ma santé mentale d'une manière. C'est vraiment une androgynie volontaire. Je me rends compte aujourd'hui que j'ai l'impression d'être un peu la dernière dinosaure. Je connais peu de femmes trans dans mon style. Je suis très butch, je porte très peu de maquillage. Je me sens un peu solitaire là-dedans. Mais à certains moments ça me protège de l'espace public certainement. Le fait d'avoir des traits masculinisant empêche de te faire trop emmerder. Pas mal de butch lesbiennes te diront la même chose. Donc l'androgynie me protège, car c'est l'expression de genre féminin qui t'expose à plus de violences. Là où c'est un frein, c'est que c'est compliqué pour moi d'avoir de la sympathie des gens. Et ça n'arrange pas la question du passing, car effectivement quand tu veux vraiment rendre légitime ton identité de genre féminin aux yeux de tous, il faut s'habiller d'une certaine manière, se maquiller, etc. Donc parfois ça me rend malheureuse qu'on m'appelle monsieur, et parfois heureuse, car je n'ai aucune envie de porter une robe dans ma vie.

Donc tu ressens quand même cette pression du passing en tant que femme trans ?

Grave. C'est bizarre le sentiment d'être seule. Je ne suis vraiment pas passée par beaucoup de cases de la féminité. Je prends des hormones, j'ai une opération en route, et mes papiers. Mais au niveau des fringues et de l'expression de mon genre pas du tout. Et il y a un truc assez spécifique aux femmes trans qui s'appelle la transmisogynie, où on te demande pourquoi tu ne t'habilles pas comme ça, etc. Ma famille m'en parle constamment. C'est du

sexisme spécifique aux femmes trans. Du coup les gens te prennent moins au sérieux et font moins attention à te genrer correctement. C'est une pression que je ressens parfois aussi au milieu des meufs trans, je m'intègre assez mal.

Penses-tu que cette androgynie t'aide à t'intégrer aussi facilement dans la communauté lesbienne ?

Oui. Je suis super intégrée dans cette communauté pour une meuf trans, il n'y en a pas beaucoup. Tout le monde me prend pour un mec trans donc ça doit être pour ça. Ma traversée des espaces lesbiens est assez particulière là-dessus.

Comment s'est passé ton emménagement à Aubervilliers ?

Quand j'ai mis les pieds pour la première fois à Saint-Denis, j'avais encore pas mal de clichés qui opéraient dans ma tête. Mais je me suis sentie étrangement à la maison, sûrement du fait que c'est une terre d'immigration, et il y a un certain nombre d'immigrés maghrébins, et de dialectes, coutumes et sociabilités qui me sont familières, et d'un coup je me suis dit ça y est je suis au bled. Progressivement, j'ai commencé à m'imprégner de mon environnement, et à dissiper le voile du mythe des banlieues qu'on m'avait inculqué.

Est-ce que ton expérience de la ville a changé entre Poitiers et Aubervilliers ?

Oui bien évidemment. Déjà à Paris il se passe énormément de choses tout le temps, et à mesure que tu rencontres des gens et que tu t'investis dans des projets, ton train de vie s'accélère de manière assez exponentielle. Et puis surtout, ce qui a compté pour moi, c'est d'avoir des marqueurs socioculturels autour de moi qui me correspondaient plus ou moins. Pas forcément à l'intégralité de mon vécu de personne marocaine, mais c'est plus présent qu'à Poitiers, où il y avait beaucoup moins de personnes racisées. Les gens y sont du coup beaucoup moins familiarisés, et me posaient des questions sur les chameaux. Très 20e siècle...

Donc là tu m'as plutôt parlé des différences culturelles entre Paris et Poitiers, mais d'un point de vue spatial, de ton expérience des espaces publics par exemple, as-tu également ressenti une différence ?

Alors j'ai fait mon coming out trans l'année dernière. Donc même si à Poitiers j'ai commencé à me présenter de manière gender fluid, c'est à Paris que ça a pris un nouveau tournant. C'est vrai qu'à Poitiers je me sentais plus en sécurité avec mon make up et mon petit outfit qu'à Paris. Mais vu que je suis plus à l'aise avec mon identité maintenant, et que j'ai mes petites explorations stylistiques, à Paris je peux être plus visible. J'aime bien le satin et les paillettes, et vous aussi vous devriez aimer (rire). C'est vrai qu'à Paris il y a un environnement plus oppressant. À Poitiers c'était mieux, pas parce que les gens ne reconnaissaient pas ce qu'ils voyaient parce qu'il y avait aussi des queers et des événements queers, mais à Paris je suis confrontée à plus de réactions hostiles. Et quand je dis Paris, je ne parle pas juste d'Aubervilliers, c'est à peu près partout pareil. Depuis que j'ai fait mon coming out trans a vraiment changé la façon dont j'appréhende l'espace public. Même si mon expression de genre est restée à peu près la même, au début j'étais vachement craintive, mais je suis un peu dans une démarche de 'fake it until you make it' et l'assurance naturelle finira par arriver. La première fois que je me suis sentie vraiment femme, c'est une fois où un homme dans un club m'a sauté dessus sans que je ne lui demande quoi que ce soit, en arrivant de dos, et je me suis dit « ah c'est donc ça être une femme, être un objet sexuel ! ». Il y a aussi le fait d'être trans, si jamais tu te fais choper tu risques de passer un sale quart d'heure.

Et comment expliques-tu que ton identité de genre ait changé, mais pas ton expression de genre ?

Bon enfaite j'ai dit un peu n'importe quoi. Mon expression de genre a quand même changé, mais pas révolutionnairement. J'ai quand même l'impression de m'habiller de la même manière, selon les mêmes critères esthétiques, mais c'est vrai que je n'ai aucun vêtement de mecs dans ma garde-robe. Mes cheveux ont commencé à pousser aussi, et je porte des bijoux. Des fois ça m'arrive - et ça me fait super plaisir - que des gens m'appellent madame dans la rue. Bon, ça, c'est avant que je parle (rire). Mais au-delà de la simple présentation vestimentaire, il y a tout ce qui est de l'ordre de l'habitus, de l'éthos, je marche différemment, je me tiens différemment, je parle différemment.

Et du coup en retour est-ce que tu sens qu'on te regarde différemment, qu'on te parle différemment ?

Par moment oui, dépendamment de comment je choisis de m'exprimer dans l'espace public. Il y a des moments où je suis un peu plus en retenue puisque je n'ai pas envie de me faire emmerder. Ça arrive d'avoir des moments durs, mais je n'ai jamais été agressée. À Aubervilliers dans la rue ça m'est arrivé plusieurs fois de me faire arrêter par des sans-abris et d'avoir des compliments du style « au fait ma soeur t'es trop bien habillée mashallah », je ne m'y attendais pas forcément, mais je pense que tout le monde n'a pas une claire conception de l'identité et de l'expression de genre et de la transidentité mais peut-être que les gens sont aussi assez spontanément et intuitivement réceptifs à la spontanéité et à l'assurance.

Est-ce qu'il y a des endroits ou des situations que tu évites à Paris par peur de queerphobie ?

C'est vrai que je vais dans peu d'endroits publics. Je ne vais jamais au musée, ou à la piscine par exemple. Il y a aussi certains quartiers où je ne vais jamais, comme les quartiers chics. Je ne vais pas non plus acheter de quoi fumer moi-même. Principalement parce que je me sentirais vachement vulnérable. Après ma copine Adriana, celle qui achète pour moi, n'a aucun problème à y aller. Mais je pense que le fait qu'elle ait été travailleuse du sexe au bois pendant 7 ans l'a rendu beaucoup plus street smart que moi. Mais c'est vrai qu'en tant que femme trans tout me paraît quand même assez hostile, à part éventuellement certain lieux queers, ou je peux me sentir à ma place, et encore.

Et dans le milieu associatif ? Comment as-tu commencé à rentrer dans ce milieu et quelles ont été tes motivations ?

Ça s'est fait un peu par hasard. Je suis arrivée à Paris 8 pour mon master, et j'ai rencontré le fondateur de l'association qui organise la pride de banlieue, Yannis. On est devenu copain et dès qu'il a parlé de pride de banlieue je me suis assez instinctivement dit que c'était exactement le genre d'évènement que j'avais attendu. À ce moment-là, je n'avais pas une pleine connaissance du milieu associatif parisien, mais j'avais quand même déjà fréquenté pas mal de soirées queers, et j'avais bien saisi certaines dynamiques qui même chez les

queers me répugnaient. De fil en aiguille ça s'est fait un peu comme ça. La pride nous a menés un peu partout dans l'univers associatif, ça a été un peu intense comme expérience, comme un stage intensif d'événementiel militant associatif avec toutes ses tensions.

Je ne connaissais pas la pride de banlieue, est-ce que tu peux m'en dire un peu plus ?

Ça existe que depuis l'année dernière. Ça a plutôt bien fonctionné et ça nous a permis d'enrichir notre répertoire d'actions et de rencontrer pas mal de monde, de nous faire pas mal de partenaires. Il y en avait une de prévue pour cette année, on devait faire un festival de 8 jours pour aller un peu plus loin, malheureusement vu les circonstances il va falloir laisser ça pour 2021, mais on va quand même essayer de faire un truc en octobre pendant un week-end.

Et pourquoi est-ce que selon toi c'était important de créer cet événement ? Comment le message véhiculé est-il différent de la pride LGBT+ qui a déjà lieu chaque année ?

Bon, je pense qu'on est tous un peu d'accord pour dire que la pride est extrêmement risible. Certes, elle est là. Mais les banlieues sont des territoires avec des dynamiques socioculturelles et sociopolitiques, et économiques bien spécifiques, que les LGBT+ qui naissent et grandissent en banlieue, qui sont racisés ou en situation de handicap, ou qui font partie d'une communauté religieuse discriminée, ils ne vivent pas la même chose.

Donc c'est plus un évènement TPG⁴⁹ que LGBT+ ?

Oui, très concrètement. On s'assumerait comme ça si les gens étaient plus au courant de la signification de TPG. Mais déjà qu'ils galèrent avec LGBTQI+, si on doit encore leur rajouter des nouveaux acronymes, on va les perdre (rire). Mais c'est un évènement TPG, on essaye de faire en sorte que ce soit la pride des crasseux et des crasseuses, ceux qui gèlent vraiment dans la souille, dans l'indifférence la plus totale et qui n'en peuvent plus.

Et comment s'est passée la première édition, en termes de monde et même de couverture médiatique ?

Tout s'est bien passé, on a eu entre 1500 et 2000 personnes. C'était vraiment cool. L'organisation avait été assez chaotique donc c'était satisfaisant de voir autant de gens mobilisés. C'était très bon enfant. On a aussi posé la question des violences policières, contrairement à bon nombre d'associations genre SOS homophobie qui n'y voit aucun rapport. En matière de couverture médiatique, c'était aussi pas mal. On était un peu sur de notre coup, parce que 'Pride des banlieues - première édition' ça faisait un peu un choc des valeurs, donc on n'a pas tant fait d'efforts pour contacter la presse, c'est plus eux qui sont venus vers nous. Pas forcément toujours avec les meilleures intentions, parfois avec l'idée de renforcer les discours homonationalistes et islamophobes, qui consiste à dire que c'est plus dur en banlieue d'être homo (comme si en plus il n'y avait qu'eux), à cause de l'islam et de la

⁴⁹ Transpédégouine

culture. Mais globalement la couverture était cool, à part bien sûr les médias d'extrême droite, et les médias du style quotidien.

Comment l'équipe de Quotidien a-t-elle couvert l'événement ?

En gros ce qu'il faut savoir à propos de la pride c'est qu'elle a été un peu parasitée par un mec qui avait participé à un reportage d'Élise Lucet, ou il parle de comment c'est difficile pour lui d'être homo dans sa cité à Gennevilliers. C'est un reportage où tu le vois se faire insulter, et en off il va voir ses agresseurs et leur demande pourquoi ils sont homophobes et ils répondent que c'est à cause de leurs religions. Et du coup ce mec a été mis sur le devant de la scène par rapport au combat LGBTQI+ en banlieue, et il a cru bon de venir à la pride. Du coup quotidien sont venus pour lui, alors qu'il n'a jamais été investi dans le projet d'une quelconque façon. Mais bon, sinon ça s'est bien passé, même si je n'ai pas vraiment l'impression que notre message est vraiment bien passé dans les médias.

Au final, votre démarche est surtout intersectionnelle j'ai l'impression. C'est pour les TPG, mais vous n'hésitez pas à mêler questions raciales, économiques, culturelles et même à parler de handicap.

C'est ça. J'aurai adoré expliquer un peu cette approche intersectionnelle aux médias, mais souvent les gens ne comprennent pas vraiment...

Et du coup, pour retourner vers la question des rencontres, as-tu des endroits préférés ?

Il n'y a pas véritablement d'endroits que je fréquente religieusement, en plus je suis une personne assez pauvre, du coup quand je sors, même pour boire des verres je vais un peu en fonction de là où ce n'est pas cher. Mais sinon ça m'arrive d'aller à la Mut', ou à des soirées queers. Mais les soirées queers un peu branchouille, il y a toujours la question de race et de classe qui revient. Et même parmi la communauté queer, il y a pas mal de misogynie, et de transmisogynie, surtout chez les hommes gays.

Et les applications ?

Un peu avant le confinement je commençais à être un peu saoulée. Ça dépend je passe par différentes phases. Même après mon coming out trans, ça m'arrivait d'utiliser grindr ou tinder et de me faire passer pour un mec, mais ça ne donne pas toujours de rencontre concluante.

Donc ça t'arrive souvent de cacher ton identité de genre dans un premier temps quand tu rencontres quelqu'un ?

Oui très souvent, dans un premier temps parce que mon coming out trans est plutôt récent, et puis aussi il m'est arrivé plein de fois d'avoir des petits trucs avec des mecs et quand je leur dis que je suis trans je deviens leur bonne copine. Donc j'ai malheureusement fini par associer de façon un peu automatique la non-désidérabilité et ma condition de femme trans. Je commence à déconstruire ce lien de plus en plus.

Est-ce que ça t'arrive de te faire mégenrer dans l'espace public et comment y réagis-tu ?

Je sais déjà qu'on va m'identifier comme un homme dans l'espace public, donc j'y suis prête. Ça me paraît assez normal qu'on m'appelle monsieur, je comprends que les gens puissent être confus. Il n'y a pas longtemps je portais une petite robe et quelqu'un m'a interpellé en disant madame et s'est tout de suite corrigé en disant, monsieur quand je me suis retournée. J'avais envie de lui dire qu'il n'avait pas tort en m'appelant madame, mais je me suis dit que ça allait lancer une conversation compliquée donc j'ai laissé couler.

Comment, selon toi, pourrait-on rendre la ville plus inclusive ?

C'est une question très large. C'est tout un système qu'il faudrait reconstruire. Pour commencer, ce serait de ne pas se faire insulter dans la rue, donc cela passe par l'éducation, la sensibilisation, la prévention etc.

Comment la ville est-elle hétérosexiste, dans l'espace public ?

Le premier truc qui me vient à l'esprit c'est les toilettes, la différence genre homme-femme. Ça paraît être un détail, mais c'est important. Quand j'ai commencé à aller dans des soirées queers et que j'ai découvert les toilettes non genrées, je me suis rendu compte que c'était beaucoup mieux.

Mais ne penses-tu pas que d'une certaine manière des toilettes non genrées dans un environnement non queer pourraient poser des problèmes d'insécurité ?

Oui totalement, le problème vient des gens et de la manière dont ils sont construits. Je comprends que tu n'aies pas envie de te retrouver dans un espace clos avec un homme hétérosexuel qui semble menaçant. Mais dans le cadre utopique des lieux TPG/Queer, ça marche.

Penses-tu qu'avoir plus de lieux pourrait aider ?

Oui, avoir plus de bars LGBTQ ça aiderait, la reconstruction passe par les trucs populaires et les bars sont populaires. Mais le problème est qu'on manque d'argent. On est de plus en plus excentré. Il faut qu'il y ait plus de lieux, moi je sors beaucoup à la Mut', mais je m'y sens de moins en moins à l'aise. Mais je n'ai pas vraiment d'autres lieux où je peux aller.

Pourquoi t'y sens-tu de moins en moins bien ?

Parce que plus le temps passe et plus la question du passing est importante dans ma vie. La Mutinerie c'est de base un endroit lesbien, et même si c'est un lieu TPG, il y a de grosses lacunes, les mecs peuvent se faire recalier à l'entrée.

Donc toi plus tu vas vers le passing, moins tu te sens le bienvenu ?

Pas moins le bienvenu, j'ai ce privilège de connaître pas mal de monde là-bas. Mais des fois on peut mal regarder un mec en se demandant ce qu'il fait ici alors que c'est un mec trans. Mais il y a quand même un truc implicite de pussy for pussy. Donc les meufs soient elles vont kiffer les meufs, soient elles vont fétichiser les hommes trans.

Mais du coup, est-ce qu'il y a des lieux trans ?

Non, il n'y en a pas. Il y a une soirée qui est en train de se monter via Acceptess-T. Et j'ai vu passer sur Facebook des projets pour monter un bar en non-mixité trans. Mais cela sous-entend qu'à l'entrée il faudrait vérifier que la personne soit trans ce qui pose des problèmes quant au passing, et instaure une sorte de police du genre. Ça n'a pas de sens. Donc c'est pour ça qu'il n'y a pas de lieux trans, car ça n'a pas de sens et ceux qui se plongent dans ce projet finissent par s'en rendre compte.

Et serait-il possible d'envisager un lieu par et pour les personnes trans qui soit ouvert à toutes les personnes queers ?

Oui, mais j'ai l'impression que c'est ce que tente de faire la Mut de plus en plus. Pour moi il faudrait surtout des lieux explicitement TPG et pas LGBT+, car il y a une grosse différence.

Quelle différence fais-tu entre TPG et LGBT+ ?

En vulgarisant, les LGBT+ c'est ceux qui ont de l'argent et les TPG c'est ceux qui galèrent. LGBT+ c'est devenu presque mainstream, et utilisé comme marketing. Toutes les personnes queers qui ne bénéficient pas de cette utilisation et qui sont dans des situations économiques précaires se retrouvent plus sous l'appellation TPG, moins politiquement correcte. Bon, la Mutinerie c'est censé être TPG. Après il y a de plus en plus de festivals pertinents de ce point de vue, comme La Parole Errante, avec le festival avis de Tempête, qui était vraiment TPG, on s'y sentait vraiment bien, c'était presque utopique. Donc il y a des événements qui arrivent à faire des trucs cool mais il n'y a pas encore vraiment de lieux.

Et au niveau des aides et des politiques culturelles comment ça se passe ?

Il y a quelques subventions dans les associations. Par exemple Hidalgo est quand même beaucoup en pourparler avec Acceptess-T, elle les voit assez souvent. Moi par exemple le lieu qu'on utilisait pour le collectif de danse que j'avais monté était un gymnase de la municipalité, prêté à Acceptess-T. Donc il y a certains trucs, mais pas encore assez. C'est plus des initiatives associatives, liées à la santé, et moins au divertissement.

Et toi, depuis que tu as commencé ta transition, comment vois-tu ton expérience de l'espace public ? Vois-tu une différence dans tes vécus et expériences ?

Si on parle juste du point de vue de la transition, j'ai acquis un certain confort quand je marche dans la rue. J'ai, en quelques sortes, acquis les privilèges de l'homme, jusqu'à un certain point où mon orientation sexuelle entre en jeu. Je suis pédé, et je peux m'habiller de manière assez flamboyante. Donc quand je marche dans la rue, je n'ai pas peur parce que je suis Trans, mais parce que j'ai du vernis, des bijoux, je peux porter des fringues de meuf, etc. Donc je me sens plus en insécurité de par mon orientation sexuelle. Mais oui, ma transition m'a apporté ce confort-là. Si on va un petit peu plus loin, ça m'a aussi fait passer du statut de meuf racisée à celui de mec racisé, et moi je suis latino donc je suis passé d'un truc de fétichisation à une certaine invisibilité. Alors maintenant si, on me voit quand je m'habille un

peu extra, mais quand je vais au travail et que je m'habille comme une merde et que je fais la gueule parce que je vais au travail, j'ai juste l'air d'un mec hétéro et je n'existe pas. C'est assez compliqué. Mais pour mes potes qui le vivent dans l'autre sens, c'est moins cool.

Et niveau rencontres amoureuses ?

Pour ce qui est des rencontres amoureuses pour les personnes trans, tu as toujours peur de faire ton coming out, et plus il y a du passing plus c'est dur. C'est un frein également aux applications de rencontre.

Y a-t-il des applications plus transfriendly que d'autres ?

OK cupid d'après certains amis, mais pour être honnête je ne suis pas très application. C'est un peu angoissant pour moi. Je n'ai pas envie de m'ajouter des éventuels échanges transphobes, je n'ai pas besoin de ça.

Du coup tu sors ou pour rencontrer des gens ?

Je t'avoue que c'est assez compliqué. Je passe déjà beaucoup de temps à travailler et je n'ai pas forcément l'énergie ni le temps pour rencontrer d'autres personnes. Être queer c'est aussi un peu la galère. Surtout quand tu fais un travail que tu n'aimes pas forcément et qui atteint ta santé mentale. J'ai aussi plein de projets à côté, plus tous les problèmes qui tombent dans une vie. Donc les endroits où je sors c'est un peu des trucs de survie, pour évacuer, me changer les idées. Du coup je ne vais pas tenter de nouveaux endroits, pour être sûr de passer une bonne soirée.

Et quand tu as commencé à travailler dans le milieu associatif, quelles étaient tes motivations ? Étaient-elles seulement de t'investir politiquement et socialement ou aussi de rencontrer du monde ?

Oui, clairement. Et il y a un autre truc c'est les manifs. J'ai rencontré plein de gens comme ça. Des lieux de survie, de combat solidaire. Il y a plein d'amis que je vois seulement en manif.

J'ai vu il n'y a pas longtemps un court-métrage qui montrait une piscine au Royaume-Uni qui avait instauré des créneaux horaires pour les personnes trans, il y a-t-il ce genre d'initiatives à Paris ?

Oui, il y a une piscine dans le 18^{ème}. C'est Acceptess-T qui organise ça.

Et la piscine pour toi ?

C'est un problème, c'est vrai. Ça fait longtemps que j'y suis plus allé. Mais ça fait un moment que je veux essayer la piscine avec Acceptess-T, tout le monde m'en parle, il paraît que c'est vraiment sympa. Je vais essayer d'y aller bientôt.

Est-ce qu'il y a d'autres endroits où tu ne te sens pas safe, ou tu ne vas pas ?

Il y en a plein, tout ce qui est lié à l'identité, tous les lieux où on demande la carte d'identité. Par exemple la carte navigo dans le métro lors des contrôles. Même si je n'ai jamais vraiment eu de problèmes, c'est chiant de devoir expliquer, de se outter. Pareil dès que tu veux aller au musée, ou au cinéma.

Et les bars gays genre dans le marais, est-ce que tu y vas ?

Je n'y vais pas trop, c'est un peu l'angoisse. Je suis allé aux souffleurs ya pas longtemps, c'est quand même censé être un peu plus TPG que gay et pourtant je suis tombé sur un mec trop chiant. Mes ami.e.s et moi on s'est fait mégenrer, et il jouait un jeu bizarre à essayer de deviner si on était des filles ou des garçons. Pour ce qui est des soirées, on a vraiment besoin de se rassembler. Par exemple, les meufs trans lesbiennes sont souvent exclues de la communauté lesbienne et même ; les meufs trans sont exclues de la communauté queer.

Et en termes d'espaces, penses-tu qu'il y ait une spatialité trans ?

En dehors du domaine associatif, il n'y a pas de spatialité trans. Mais en même temps, on n'a pas besoin de se retrouver qu'entre nous. Amoureusement, les hommes gays veulent rencontrer d'autres hommes gays, les femmes lesbiennes d'autres femmes lesbiennes, indépendamment du fait qu'elles soient cis ou trans. Et les personnes trans ne cherchent pas forcément à rencontrer que d'autres personnes trans. Une spatialité trans n'est pas forcément pertinente au-delà d'un cadre militant. Il faudrait juste des lieux qui arrivent plus à accueillir vraiment tout le monde. On est tous séparés. Il faudrait converger les luttes. Pour les personnes trans hétérosexuelles, c'est un autre débat. Déjà ils ne sont pas accueillis de la même manière dans un milieu hétéro ou dans un milieu queer. Dans le milieu queer il y a une vraie tendance à se définir comme transgouine (comprendre ; des hommes trans qui sortent avec des femmes, majoritairement cis mais qui reste queer). Mais bon encore une fois, même dans ce cas de l'obsession de la queerness, il n'est pas question de spatialité trans puisqu'ils ne sortent que très rarement avec des meufs trans. Pour ma part, je ne connais aucune personne qui se définisse transgouine qui relationne avec une meuf trans...

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	1
SOMMAIRE	2
AVANT-PROPOS	3
INTRODUCTION	4
MÉTHODOLOGIE	6
I - La ville, un espace de diffusion de normes de genre et d'orientation sexuelle excluantes	9
1. Qu'est-ce que la ville ?	9
1.1 Un espace matériel et social	9
1.2 Un espace normatif	10
1.3 Un espace de luttes	11
2. L'expérience queer des normes sociales en contexte urbain	12
2.1 Une expérience subjective de la ville	12
2.2 Une expérience des normes de genre et d'orientation sexuelles	13
2.3 Stratégies d'évitements	15
II - Des espaces de socialisation en réponse à l'hétéronormativité : les hétérotopies queers	18
1 - Les espaces queers fixes, des hétérotopies contre l'hétéronormativité	19
1.1 Les lieux de cruising, des hétérotopies de déviation	20
1.2 Les bars et clubs, des hétérotopies queers festives	22
1.3 Les applications de rencontre, des hétérotopies 2.0	23
2. Un nouvel appareil normatif : entre homonormativité et normativité blanche	24
2.1 Des espaces perpétuant une conception hétéronormative du genre	25
2.2 Des espaces de potentielles discriminations raciales	27
III - Les événements queers inclusifs : des hétérotopies éphémères et contraintes au nomadisme	31
1. L'absence de lieux queers inclusifs fixes	31
1.1 Symptôme d'une précarité économique	31
1.2 La mutinerie, un bar lesbien parisien qui fait figure d'exception	32
2. Quand l'évènement remplace le lieu	32
2.1 L'évènement, une relation particulière à l'espace et au temps	32
2.2 L'évènement queer inclusif, une hétérotopie éphémère et nomade	33
2.3 Des événements en réponse à l'homonormativité blanche des espaces queers parisiens	34
3. Le nomadisme des événements queers, une contrainte marginalisante	38
CONCLUSION	39
GLOSSAIRE	41
BIBLIOGRAPHIE	43
ANNEXES : RETRANSCRIPTION DES INTERVIEWS	46
INTERVIEW D'ADÈLE	46
INTERVIEW DE YOUSSEF	54
INTERVIEW DE TADEO	59